

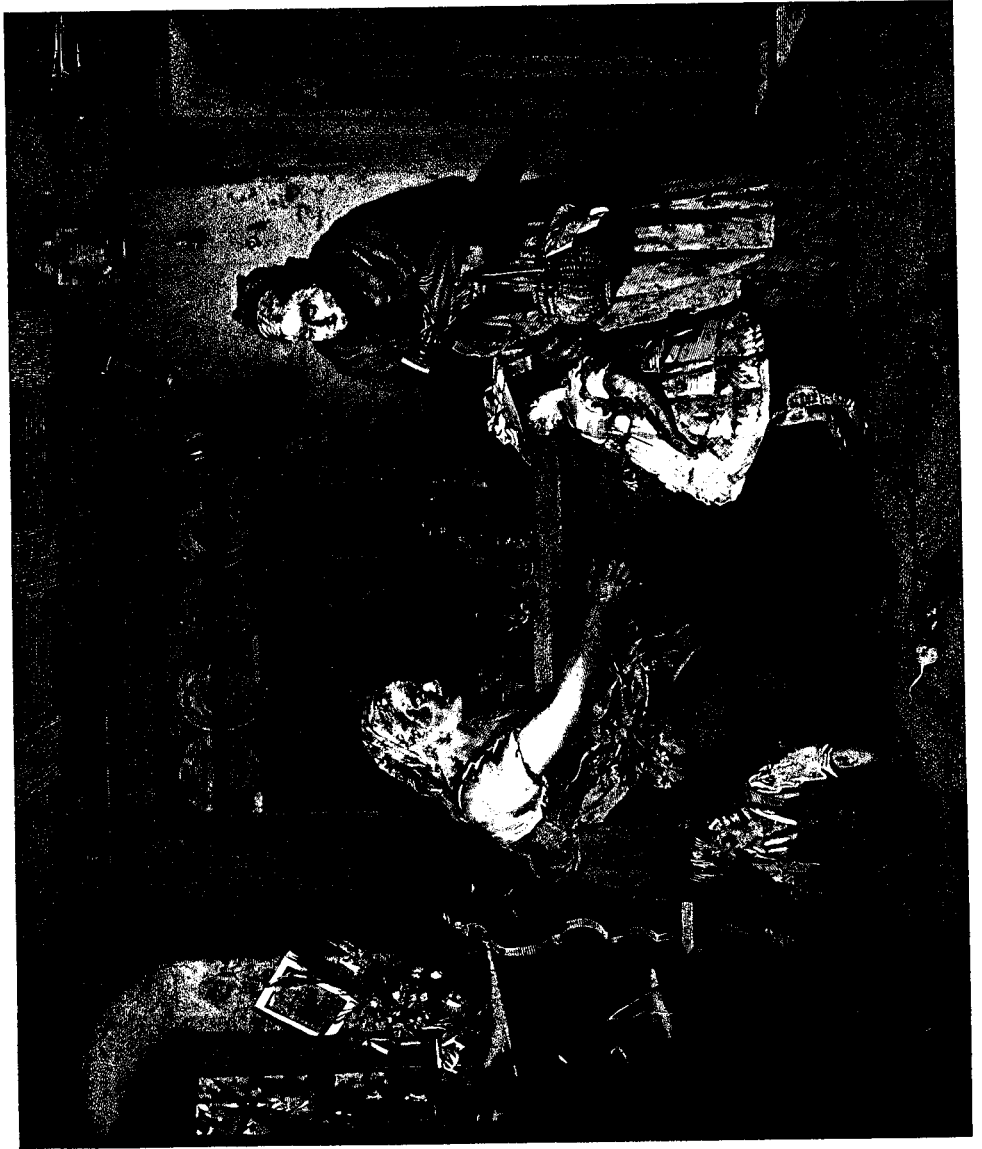
## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |







## LA VISITE A LA MERE NOURRICIERE

D'APRÈS M. RITACHER.

---

**C'**EST encore un sujet de genre de l'école allemande et une scène enfantine que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs aujourd'hui.

Une vieille bonne conduit un enfant faire visite à sa mère nourricière. Évidemment l'enfant a quelque peu oublié celle-ci, car il paraît intimidé et n'ose approcher, mais la bonne paysanne, qui est en train de préparer le dîner de la famille, lui tend la main avec bonté. Toute cette scène est charmante.

L'artiste qui a peint ce tableau est de l'école de Dresde ; il fut élève de Bendemann, sous la direction duquel il a peint d'excellents portraits, des têtes idéales et des sujets d'histoire ; ce n'est qu'après avoir quitté son maître qu'il s'adonna aux sujets de genre.

Ritacher est mort jeune ; le tableau que nous reproduisons est le dernier qu'il ait peint ; il fut acquis par le Musée de Dresde où il se trouve maintenant.

*Alphonse Leclaire.*

## LE R. P. VAN TRICHT, S. J.

Quand Dieu créa le cœur de l'homme,  
il y mit premièrement la bonté.

BOSSUET.

---

(Suite et fin)

Puis, si habilement ourdie est la trame de son discours qu'on le suit sans fatigue et avec grand plaisir, à travers l'interminable échelle des créatures, pour arriver bon gré mal gré jusqu'aux pieds du Créateur.

C'est par des conférences scientifiques qu'il débuta, au profit des œuvres de charité. Sa réputation se répandit bientôt. Ses relations personnelles que ses hautes qualités, et surtout sa bonté, rendaient si agréables, le firent de plus en plus connaître. On accourut de toutes parts pour l'entendre, surtout le monde élégant. Les principales villes de la Belgique l'appelèrent, se le disputèrent. Dieu soit loué ! Grâce au tact exquis qui le distinguait, le P. Van Tricht eut vite compris le genre d'apostolat que la Providence l'appelait à exercer, car il était avant tout un apôtre. Il créa donc à côté de la chaire un nouveau genre : ce furent ses causeries. Cette création est la note caractéristique de sa vie, son mérite et sa gloire. Dès lors se succédèrent ses conférences morales, philosophiques et religieuses, outre celles dont nous avons déjà parlé.

Ce ne fut pas toutefois sans un certain scandale des tenants d'un antique esprit. On s'étonna qu'un prêtre fût assez osé pour faire agréer sous une forme nouvelle, à un monde éloigné du prêtre, la vérité, le devoir et la vertu.

Van Tricht traita des grands problèmes de la vie sociale : il ne craignit pas d'aborder ces questions brûlantes et le fit de main de maître. Lisez l'*Ouvrier*, l'*Ou-*

*vrière*, l'*Enfant des rues*, etc... Il sait attaquer le vice et l'erreur et lève haut l'étendard du devoir. Bref, il élève les cœurs.

Il fait des passions humaines des tableaux d'une vérité saisissante. Avec quel art il les démêle au fond du cœur ! avec quelle finesse il en saisit toutes les faces et tous les jeux et surtout avec quelle fidélité, avec quelle délicatesse de touche il peint tout cela ! Il peint jusque dans les moindres nuances, tant son style est souple et pliable à l'expression de tous les genres de pensées et de sentiments. C'est là un caractère particulier de son style. Lisez : l'*Illusion*, la *Félicité*, le *Plaisir*, la *Liberté*, le *Courage*, le *Devoir*, etc... .

C'est que son génie, par une souplesse extraordinaire, semble s'identifier avec chacun des sujets qu'il traite. Qui lit par exemple l'historiette intitulée *la Villa des hirondelles*, est tenté de se demander si l'auteur n'a pas vécu de la vie des hirondelles.

Quelqu'un a dit du P. Van Tricht qu'il était un homme de cœur qui vivait par l'esprit. Rien de plus juste. Ce sont ses qualités éminentes du cœur qui l'ont fait grand. Son exquise sensibilité, la noblesse, la pureté et la délicatesse des sentiments, enfin son extrême bonté qui lui gagnait tous ceux qui l'approchaient, se reflètent à un haut degré dans ses œuvres et leur donnent une particulière éloquence. De là sans doute cette admirable variété de tons qui nous tient sous le charme et nous fait rire et pleurer tour à tour. Peut-être, cependant, a-t-il le défaut de sa qualité, un peu d'afféterie ; ici et là on désirerait un style plus nerveux. Mais il y tombe trop peu souvent pour mériter un reproche sérieux.

Un autre caractère du P. Van Tricht, c'est le souci qu'il a d'établir toujours sur des bases solides, raisonnées, étayées par des faits, les bons desseins du chrétien auxquels il nous veut élever. Il couvrira de fleurs les sentiers qui y

mènent, mais ce n'est que pour arriver plus sûrement à son but ; et une fois qu'il se sent maître des cœurs, il presse, il presse toujours, il exige avec une sorte de douce et amoureuse tyrannie, il faut bien céder. Dans l'*Illusion*, l'une de ses plus belles conférences, il arrache du cœur une à une toutes les illusions, surtout celles de l'amour, puis il relève l'âme désenchantée en lui montrant qu'elles supposent toujours la grandeur d'âme, le sentiment et le besoin du bien infini auquel nous aspirons et pour lequel nous sommes faits. Passant ensuite au remède, insensiblement il arrive à proposer ni plus ni moins que la sainteté de la vie chrétienne. Mais au bout il découvre le ciel. Après quelques définitions du séjour bienheureux, il termine ainsi :

“ L'an dernier, je visitais en société de parents et d'amis une des merveilles du monde : la grotte de Han. Durant trois heures nous avons marché sous ces voûtes sombres. Il y a là pour l'âme des émotions singulières.

“ Ces blocs tourmentés, jetés les uns par-dessus les autres dans un solennel désordre, ces masses suspendues, menaçantes, au-dessus de vos têtes et toutes garnies de leurs stalactites, comme d'une parure sauvage de franges gigantesques, ces galeries étroites reliant des temples dont le dôme semble jeté dans les cieux, et ce fleuve qui surgit soudain comme d'un abîme, tout cela fait songer aux bouleversements fiévreux des Titans révoltés.

“ La lumière rouge des falots se réfléchit, blafarde et sinistre, sur des figures de fantômes découpées dans les murs, le pas ferré du guide sonne et glisse sur les rochers, comme un grincement d'âme en peine ; de minces filets d'eau ruissellent partout, on dirait des traînées de larmes ; l'atmosphère est mystérieuse, elle glace, elle serre, elle étreint le cœur.

“ C'est l'horreur des bois sacrés et des cavernes saintes.

“ Seul dans ce gouffre, on se sentirait écrasé. On étouffe-

rait dans cet air sombre, on mourrait dans cette nuit sans lumière... Et voici que cette sombre nuit se fait plus sombre encore, les falots sont éteints et le voyageur, assis dans une barque, navigue, silencieux, sur les eaux profondes et noires.... On n'entend que les coups de la rame et le clapotis du flot à l'avant... Où va-t-on?... Tout à coup, au loin, sur les eaux qui frémissent, comme une espérance, un rayon de lumière glisse en sautillant. Ramons ! oh ! ramons vite ! L'espoir est si bon pour l'âme !

“ Puis soudain, au détour d'un roc immense, sous les arceaux de la voûte qui embrassent la rivière, comme un éclair jaillit la pleine, la radieuse lumière du jour !

“ Oh ! comment vous dire ce que le cœur éprouve alors... oh ! comme il bat dans la poitrine ! Oh ! que ces herbes sont belles, dont le tapis frissonnant se déroule au loin. Que ces arbres sont beaux, qui balancent sur le bleu du ciel leur couronne fléchissante ! Que ce soleil est beau qui dore les épis des champs ! C'est la lumière revenue, c'est le bonheur rendu, c'est la vie qui renaît, comme au sortir d'un long tombeau !

“ Eh bien ! Messieurs, il me semble que le moment de la mort, la première apparition du ciel, sera quelque chose comme cette sensation-là pour l'âme.

“ Oui, nous étouffons dans ce monde-ci ; oui, nous nous sentons le cœur mal à l'aise ; oui, la lumière nous manque ; oui, tous ces fantômes de bonheur et d'amour qui dansent autour de nous comme des korrigans dans les landes de la Bretagne, oui, tous ces fantômes nous persiflent ici et se moquent de nous ! Oui, nous souffrons ici-bas ; oui, nous avons l'âme déchirée et sanglante ; oui, la vie est mauvaise... Mais voici que l'heure arrive : les pâles flambeaux d'ici-bas s'éteignent, la nuit se ferme plus profonde, le silence se fait dans les choses... C'est la mort qui approche... Elle est là... voici le premier rayon d'espérance, glissant sur les flots. Ramons, Messieurs, ramons



vite !... Voici la lumière maintenant, la pleine, la radieuse lumière !

“ Ah ! tout est fini !

“ O mon âme ! ô ma pauvre âme, ne pleure plus ! Tout est fini ! Arrête le sang de tes blessures ! Tout est fini ! Vois donc ! vois donc ! Voici le ciel, voici Dieu !

“ Messieurs, qu'il fera bon entrer là ! Comme ces premières flammes de l'éternel amour feront divinement tressaillir nos cœurs ! Comme il fera bon serrer dans nos bras cette éternelle beauté, dont nos âmes, si invinciblement éprises et si longtemps déshéritées, vont enfin jouir !

“ Oh ! là qu'il fera bon retrouver ceux que nous avons aimés et qui étaient partis... Qu'il fera bon attendre ceux que nous aimions et qui seront demeurés en arrière !... ”

“ Qu'il fera bon aimer ce grand Dieu... qu'il fera bon aimer ces âmes... et là du moins, Messieurs, en paix !

“ Oui, en paix... car il n'y aura là, ni l'oubli, ni l'abandon, ni les séparations, ni la mort, ni les trahisons pires que la mort !

“ Ceci, jeunes gens, ce n'est plus le rêve !

“ Ce n'est plus l'illusion !

“ C'est la Foi !... ”

Voilà une esquisse fort imparfaite de Van Tricht écrivain. Mais il avait aussi tous les dons de l'orateur. C'est ce qui a donné à sa parole tant de prestige qu'on l'appelait le charmeur, que tous voulaient le voir et l'entendre.

Voici le portrait de Van Tricht orateur, par l'un de ses critiques, M. Godenne.

“ Devant lui, déjà charmé par la grâce de son maintien, un auditoire attenrifi fixait, dans le silence, ses regards sur la tribune qu'il animait.

“ Et de suite, sa voix s'élevait, simplement, peu à peu avivée des émotions du discours, sa voix harmonieuse et caressante, qu'il menait ainsi que mène l'artiste, sur les cordes de son instrument, une mélodie tendre et vibrante ;

sa voix un timbre d'argent, suave, qu'une diction si pure et si nette martelait en claires paroles : sa voix qui tour à tour, sous l'impulsion de sentiments joyeux ou tristes, sous l'action d'idées grandioses, de pensées délicates ou plaisantes, prenait des colorations contrastantes. Ici fraîche et laiteuse, reflet d'opale, douceur d'aube. Là-bas flambante des grandes lueurs de l'indignation, ou montant droite vers le ciel, avec les éclats de l'enthousiasme et du bonheur. Sa voix dont il jouait en virtuose incomparable, allant des notes graves aux notes familières, et qui s'inscrivait en ondes cristallines, fluides, sans heurt, sans brusquerie, sans lassitude jamais.

“ Tout achevait, dans le causeur, l'expression née de la pensée qu'il exprimait. De taille forte, courbée légèrement en une attitude de communication familière ; la tête puissante aux traits souriants, fins et bons ; les yeux, sous les broussailles des sourcils noirs et drus, animés de l'intérieur ; flamme de tendresse, et aussi du reflet des contemplations généreuses ; ces yeux qui pétillaient par instants de franche et loyale malice ou qui, dans la mobilité expressive des traits, tantôt allaient se tremper de larmes : le front penché, sous son épaisse chevelure que l'âge avait cendrée ; et le geste . . . Le geste large et lent, le rare geste descriptif qu'enchaînait parfois le manuscrit, tenu de la main droite. Et puis soudain l'élan de tout le corps, la marche inattendue de l'orateur vers quelque grande idée évoquée ; cet ensemble harmonieux de l'homme et du discours. Tout ce qui faisait du causeur une personnalité vivante, vraiment une, sans emprunt, sans mélange d'imitation, sympathique à coup sûr et captivante.”

Je termine. Le P. Van Tricht n'est plus. La mort l'a ravi à la terre l'an dernier, à Louvain. On devine au milieu de quels regrets. Ce que j'ai dit dans ces pages n'en donne qu'une connaissance imparfaite. J'ai voulu seulement vous le faire aimer. Ai-je réussi ? je ne sais.

Mais je suis assuré que si vous le lisez, il réussira lui-même à coup sûr.

Ses œuvres sont traduites en flamand, en anglais, en allemand; les Espagnols en raffolent. Pourquoi la bonne littérature nous arrive-t-elle à la onzième heure, à nous Canadiens? Récemment, tous ceux qui parmi nous goûtent les beautés de la langue française, ont savouré la parole d'un célèbre critique venu de la mère patrie. Mais, en vérité, grâce pour la rime, dites-moi,

O vous qui connaissez Doumic,  
Pouvez-vous ignorer Van Tricht?

*Leo.*



## LE TYPHUS DE 1847

---

(*Suite*)

Sœur Desjardins nous apparaît avec un épanouissement de figure qui ne change point. Oh ! si elle avait en ce moment ses pinceaux et une toile, elle reproduirait fidèlement les scènes lugubres qui décorent ces tristes abris. Mais c'est sur ses pauvres malades que s'exerce présentement tout son savoir-faire.

Là-bas, au fond du couloir sombre, je vois la silhouette de sœur Marie (Barbeau). Elle s'ingénie à découvrir les plus misérables.

En effet, il se trouve en cet endroit isolé, un apprentis faiblement éclairé par quelques verres. La terre durcie en fait le parquet.

Un nombre de convalescents qui augmentent ou diminuent chaque jour y sont occupés à échiffer du cable, gagnant par ce travail une très mince ration. La bonne sœur est au milieu d'eux ; elle pourvoit à leurs besoins avec sollicitude et demeure dans ce réduit sans s'occuper de l'humidité et des autres inconvénients.

Cette vaillante sœur, dont la taille atteint à peu près la moyenne, fait preuve d'une énergie qui étonne. On aime à la voir au chevet des malades ; quels soins ! quelle attention ! quelle prévenance ! Les services les plus répugnants sont ceux auxquels elle se livre avec plus d'empressement. Un jour, elle est occupée dans un département qui contient 500 pestiférés. Ses regards s'arrêtent soudain sur une pauvre mourante ; elle y court pour la préparer à recevoir l'extrême-onction ; la moribonde exhale une odeur repoussante. Aussitôt notre

chère sœur se met en frais de la retirer du grabat fétide qu'elle occupe, pour la mettre sur un autre. Un jeune médecin arrive en ce moment, il offre à la bonne sœur de lui aider dans ce service, mais à peine a-t-il remué cette pourriture vivante qu'il en ressent des nausées si fortes, qu'il est obligé de sortir sans retard pour aller en plein air se décharger par un vomissement abondant. Il n'a pas d'expression pour faire l'éloge de cette petite religieuse si maîtresse des répugnances de la nature. A quelque temps de là, ce jeune médecin, pris lui-même par la contagion, veut avoir les sœurs à son chevet, et comme il est protestant, il abjure l'erreur et ne cesse de répéter qu'il doit sa conversion aux beaux exemples des sœurs de la Charité. Un matin que sœur Marie était occupée à balayer le *shed* qui était sous sa dépendance, un officier survint avec une escouade de soldats. Surpris de voir cette petite religieuse occupée à cette besogne, il commanda à ses soldats, qui aussitôt saisirent des balais et nettoyèrent en un instant l'appartement.

Voyons sœur Sainte-Croix (Pominville), qui fut si ardente à s'offrir pour le service des ambulances; oui! voyons-la à l'action dans cet hôpital sur le fleuve, vieille maison qui a été le premier refuge des émigrants. Elle est au milieu d'un grand nombre de malades qu'elle console par l'expression de ses sentiments pleins de piété.

Sœur Deschamps, qui plus tard fut supérieure de la communauté, occupée d'une bâtisse à Châteauguay, trouvait néanmoins le loisir de venir passer la journée du dimanche aux *sheds* pour y soulager ses sœurs.

Elle se souvient toujours avec consolation des instants qu'elle passa auprès de sœur Sainte-Croix, sa compagne de noviciat, et elle n'a jamais oublié l'impression que lui fit la vue de quatre-vingts cercueils entassés un dimanche près de l'hôpital qu'habitait sœur Sainte-Croix; ils étaient prêts pour l'inhumation du lundi.

Sœurs Olier, Blondin, Caron, Cinq-Mars, et autres, se remplacent tour à tour. Sœur Blondin ne respire que sacrifice et immolation.

Sœur Saint-Joseph (Denis) n'a pas la moindre part sous ces misérables abris. Montons dans ce galetas, nous la verrons au milieu d'un grand nombre de petits enfants. La bonne sœur les soigne avec un grand esprit de foi, car autrement, l'exhalaison nauséabonde, et tous les soins rebutants qu'il faut rendre à ces pauvres petits l'éloigneraient bientôt, mais elle ne croit pas payer trop cher la croix de sa profession religieuse qu'elle doit recevoir bientôt.

Les sœurs Montgolfier, Dalpé, Primeau, Chevrefils, Limoges et Labrèche, ont également un courage qui ne faiblit pas. Toujours prêtes à soulager les plus anciennes et à se livrer elles-mêmes aux œuvres les plus basses et les plus méritoires. Quelques semaines passées aux ambulances suffirent aux prêtres et aux religieuses pour y établir l'ordre et la régularité. On divisa ces abris en divers départements, celui des hommes, celui des femmes, celui des enfants. Il y avait un *shed* spécial pour accueillir les arrivants.

C'est ici qu'on reconnaît sœur Collins, jeune novice remplie d'ardeur et d'esprit de sacrifice. On la voit au milieu d'une foule d'émigrés, conserver un grand calme, écoutant avec déférence et douceur, les lamentations de ces pauvres étrangers.

Elle les accueille avec compassion, les encourage, leur fait espérer des jours meilleurs.

Tous ceux qui ne peuvent avoir encore accès dans les autres abris, elle les garde auprès d'elle, multipliant ses soins pour adoucir leur triste position. Que de fois n'a-t-elle pas baigné de ses larmes ces pauvres agonisants.

Le hangar dont elle pouvait disposer était très bas et très étroit, sans lits, sans doute, puisqu'il fallait s'étendre

auprès d'eux pour les faire boire ; mais son grand courage ne faiblissait point ; si elle ne pouvait soulager leur corps, elle savait du moins relever leur âme en leur faisant entrevoir la vie éternelle. Oh ! comme ses discours étaient pathétiques auprès des mourants ! Elle avait le don de toucher les cœurs.... Que d'âmes elle a retirées de l'hérésie !... Voyait-elle des ministres protestants circuler dans les abris, elle ne vivait plus et faisait bonne garde auprès de ceux qu'on voulait endoctriner ; on la vit confondre par ses réponses pleines de sens et de doctrine ceux qui osaient lui poser des questions téméraires.

Une autre affliction navrait son cœur quand elle voyait arriver les émigrés : c'étaient les adieux déchirants qu'ils se faisaient les uns aux autres, quand il fallait séparer hommes, femmes et enfants pour les conduire dans les abris qui leur étaient propres. De pareilles scènes se répètent souvent au dedans et au dehors des abris, et le cœur de nos chères sœurs en est souvent broyé de douleur.

Un jour, un pauvre Irlandais débarqué de la veille arrive aux *sheds*, et demande sa femme qui l'avait précédé à Montréal. Personne ne peut lui en donner des nouvelles : il parcourt inquiet et désolé tous les abris sans pouvoir la retrouver ; il arrive enfin au lieu où sont déposés les cadavres des décédés de la nuit ; il les examine un à un : il s'arrête et se jette à terre en poussant des cris lamentables, et se traîne auprès d'un de ces cadavres qu'il couvre de ses baisers et de ses larmes. Il vient de retrouver celle qui a été la compagne et la consolation de sa vie. Son désespoir n'a plus de bornes et il s'en va à pas lents, persuadé qu'il est le seul survivant de sa famille.

Ces scènes se renouvellent chaque jour, quand il faut procéder à la sépulture des morts ; pères, mères, époux, épouses et enfants, entourant ces restes qui leur sont si chers, s'opposent à leur départ et poussent des cris qui provoquent les larmes.

Les prêtres, les religieuses se mêlent à ces scènes de désolation pour en tempérer l'amertume par quelques paroles de paix et de résignation. Sœur Montgolfier, parcourant l'enclos, rencontre une petite fille de 11 à 12 ans qui cherche sa mère ; on l'a transportée avant elle à Montréal. La bonne sœur la prend affectueusement par la main et la conduit de grabat en grabat. Toute anxieuse, la petite regarde à droite et à gauche, son petit cœur palpite de crainte et d'espérance. Tout à coup elle fait entendre une exclamation pleine de tendresse : *O mother !* mais en embrassant en effet sa mère, ses petits bras étreignent une moribonde qui rend le dernier soupir sous le baiser de son enfant. Un matin sœur Montgolfier faisant la visite accoutumée remarque que de jeunes enfants ont pénétré dans l'entourage où est étendu leur père mourant ; ces pauvres petits l'appellent, le caressent et jouent entre eux.

Inquiète des fatigues que peut éprouver le malade, la vigilante sœur s'empresse de faire reculer ces petits importuns, mais, ô douleur ! leur père n'est plus qu'un cadavre ! Force fut pour elle d'amener ces petits qui faisaient entendre des cris déchirants ; elle les conduit aux *sheds* destinés aux enfants et peu de jours après elle les place heureusement dans une honnête famille.

L'automne suivant, sœur Montgolfier étant encore aux *sheds*, voit arriver une Irlandaise convalescente du typhus qui s'informe de son mari et de ses jeunes enfants. Après beaucoup de questions la sœur reconnaît l'infortunée mère des petits orphelins qu'elle a placés. Elle se hâte de lui donner tous les détails qui peuvent la satisfaire. Cette pauvre femme joint les mains et lève les yeux aux ciel : Ah ! ma sœur, dit-elle, dans ma profonde douleur, j'ai la consolation d'apprendre que mes enfants vivent encore et qu'ils me sont rendus ! Que le Seigneur en soit béni !— Cette famille se nommait McKay. Comme on l'a vu, un



*shed* était spécialement destiné aux enfants. C'était M. J. Richard qui l'avait sollicité du gouvernement dans la crainte que les protestants ne s'emparassent de ces pauvres petits. Il y fit transporter des couchettes et voulut lui-même aider à remplir les paillasses. C'est sans doute dans cette occasion qu'ayant fait demander de la paille à l'intendant de l'Émigration : " Bien volontiers, répondit celui-ci, que n'ai-je une charge d'or à envoyer plutôt à ce saint homme."

M. Pierre Richard partageait les mêmes sentiments que son confrère homonyme ; il aimait à préluder à l'instruction chrétienne de ces malheureux orphelins en leur enseignant les premières notions du catéchisme.

Ajoutons quelques détails sur la bonté et la patience de ce bon prêtre. Un jour, voulant confesser une pauvre femme couchée sur un grabat qui servait également de gîte à ses enfants, il sortit de là tout couvert d'ordures ; il fut obligé d'aller nettoyer sa soutane à grands frais. Dans une autre rencontre, confessant encore une pauvre mère mourante, celle-ci tenait une petite fille avec beaucoup de sollicitude. Le bon prêtre prit l'enfant dans ses bras et la tint tout le temps qu'il prêtait une oreille attentive à la moribonde. Ces bons pères Sulpiciens, ainsi que tant d'autres prêtres zélés qui partageaient leur ministère, s'exerçaient bien souvent au rôle d'infirmiers et rendaient toutes sortes de services aux malades.

Avant de terminer ce chapitre, nous aimons à rappeler le souvenir du bon docteur Schmidt, qui fut durant 16 ans le médecin estimé de la communauté des Sœurs Grises. Tout jeune homme encore, il se dévoua avec un zèle infatigable au soin des pestiférés. Les petits enfants étaient l'objet spécial de sa sollicitude. Le ciel l'en bénit et répandit sur lui et sa famille des dons excellents. Les annales de la communauté conservent avec soin des détails biographiques de son regretté médecin. En voici quelques extraits :

“ Le 4 novembre dernier (1880) le docteur Schmidt terminait son édifiante vie à l'âge de 54 ans.

“ Son père, venu d'Allemagne, s'était établi au Canada; quoique protestant, il avait épousé une fervente catholique. Comme une autre Monique, elle devait obtenir par ses prières et ses larmes le changement du cœur de son fils bien-aimé.

“ Le docteur S.-B. Schmidt naquit à Montréal le 4 juillet 1826, il étudia la médecine au collège McGill et fut gradué à l'âge de 21 ans. Il suivait alors la croyance de son père, ou plutôt ne faisait profession d'aucun culte; il ne pensait qu'à se faire un chemin glorieux dans la carrière qu'il avait embrassée; la terrible épidémie de 1847 venait d'apparaître sur nos rivages hospitaliers. Le docteur Schmidt courut à nos *sheds* avec empressement; il y prit la contagion, mais la divine Providence veillait sur ses jours.

“ Mgr Bourget, évêque de Montréal, qui avait remarqué les soins assidus du jeune médecin, voulut bien le visiter, et voyant sa pieuse mère à peu près seule au chevet de son lit, à cause de la terreur générale qui régnait dans la ville, Sa Grandeur se constitua son garde-malade, et daigna partager les soins et la sollicitude de la pauvre mère.

“ Chaque jour, l'humble évêque se rendait auprès de son patient, le lavait, le changeait et lui rendait tous les services possibles. Celui-ci ne comprenait rien à ce dévouement désintéressé; et comme il le vit un jour à ses pieds, les lui lavant sans répugnance, il se prit à réfléchir que cet évêque catholique avait perdu l'esprit, et comme le délire de la fièvre lui faisait exprimer naïvement ses pensées, il ne tarda pas à dire à Monseigneur: “ On dit que je suis fou, mais vous l'êtes bien davantage de faire ce que vous faites.”

“ Cependant Mgr de Montréal continuait avec zèle et dévouement ses services de garde-malade et, sanctifiant ses

soins matériels par son union avec Dieu, il ne cessait de prier. Le malade, impatient de l'entendre, l'interrompit sans aucune gêne par ces mots : " Vous me fatiguez." Le pacifique prélat se tut aussitôt pour continuer de cœur seulement son incessante oraison. •

" Après plusieurs jours d'assiduité auprès de son malade, qui fut réduit bientôt à l'extrémité, Mgr obtint enfin de placer au pied de son lit un petit crucifix pour lequel il ne témoigna d'abord que de l'indifférence ; mais peu à peu, il se familiarisa avec la touchante image de notre Rédempteur et la regarda avec amour. Les regards de notre divin Sauveur répondirent aux siens avec une miséricordieuse tendresse, ils le touchèrent, et comme un autre Pierre, il y eut des larmes dans les yeux du pauvre malade et du repentir dans son cœur. Il abjura ses erreurs, et Mgr lui administra les derniers sacrements, car il touchait à la fin ; cependant son état s'améliora soudainement, on le vit reprendre peu à peu ses forces. Il était guéri, mais surtout converti et bon chrétien ; il ne se démentit jamais de ses premiers pas dans la voie du salut, et il accomplissait ses devoirs religieux sans respect humain.

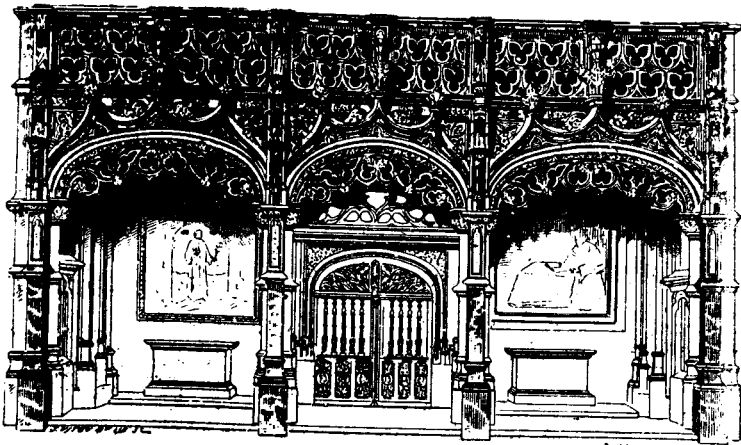
" Toute sa vie il fut un sujet d'édification, par sa fidélité à accomplir les pratiques de piété qu'il s'était prescrites. Chaque jour, il récitait le chapelet et plusieurs autres prières de dévotion. Il était très assidu à sa visite au T. S. Sacrement et communiait le dimanche et très souvent la semaine.

" Il eut neuf enfants : l'un est Jésuite, un autre médecin, les autres sont aussi des citoyens remarquables.

" Il n'attendit pas qu'on l'avertît pour recevoir l'extrême-onction, il la demanda lui-même. On l'administra le 31 octobre en présence de sa famille et de la supérieure de la communauté des Sœurs Grises, accompagnée de son assistante générale. Il mourut le 4 novembre, vers les six heures du soir. Son service fut chanté à Notre-Dame, par M. le curé Rousselot.

“ Tous les prêtres du séminaire étaient présents au chœur. On voyait dans la nef un grand nombre de sœurs et de novices des différentes maisons des Sœurs Grises, ainsi que leurs orphelins et orphelines. A la fin des obsèques, un connétable ouvrit la marche, suivi des orphelins de Saint-Patrice, portant un crêpe au bras. Venait ensuite le char funéraire, puis la famille suivie des orphelines de l'hospice Saint-Joseph et de la maison mère ; les sœurs marchaient en arrière. On se dirigea vers la rue Guy ; tous les vieillards et autres personnes restées à la maison mère sortirent pour saluer avec respect la dépouille de celui qui avait bien souvent adouci leurs souffrances et soulagé leurs infirmités ; et le convoi continua sa marche jusqu'au cimetière de Notre-Dame des Neiges.

\*\*\*

*(A suivre)*

# LETTRES DE VOYAGE

PAR

J.-PHILIPPE GARNEAU.

-----  
(Suite)

Los Angeles, Californie, 27 janvier 1887.

Quand vous me parlez des rigueurs du froid, de l'épaisseur de la neige, de la rage du vent, ma pensée ne se fait plus bien à ces choses, tant le froid, la neige et les grands vents sont rares à la " Ville des Anges."

.....

J'ai vu dimanche dernier, à Santa Monica, trois ou quatre baleines ; ces *poissons* monstres étaient, à peu près, à deux ou trois milles du rivage, d'où nous pouvions leur distinguer le dos et les voir battre les vagues de leur puissante queue, en faisant jaillir l'eau de leurs évents à une centaine de pieds.

Quel spectacle grandiose que celui de l'Océan ! ... Voir la mer, en contempler la grande et souvent terrible beauté, écrire au bruit de ses flots des stances à sa louange, à la louange du tout-puissant Créateur, c'était là un rêve de mon enfance. !Aujourd'hui, ce chant formidable des flots, dont l'éternel déferlage me cause toujours une ivresse inexprimable, me fait bien une aussi vive impression, mais, une fois de plus, je constate ma grande incapacité à traduire une émotion que des génies poétiques se sont avoués impuissants à exprimer.

Vous désirez savoir quelle est la longueur du chemin que j'ai parcouru pour me rendre à Santa Barbara. Voici : du Cap-Santé à Denver, 733 lieues ; de Denver à Santa Barbara, 489 lieues ; total : 1222 lieues. C'est un trajet assez long, n'est-ce pas ? Cependant je l'ai fait sans trop de fatigue.

.....

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, 7 février 1887.

Un vieux soldat de Napoléon I<sup>er</sup> désirait porter sur sa poitrine la croix d'honneur ; pour l'obtenir, il écrivit au neveu de l'empereur, Napoléon III, la lettre suivante :

“Sire, j'ai contracté sous votre oncle deux blessures mortelles, qui, depuis trente ans, font l'ornement de ma vie, *l'une à la cuisse gauche l'autre à Wagram*. Si ces deux faits glorieux paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous remercier d'avance.”

A-t-il eu la croix, ce vieux soldat ? Je ne sais, mais, bien sûr, il n'entra pas à l'Académie. C'était un brave, tout de même. Il n'est pas nécessaire de savoir écrire pour avoir du cœur, pour aimer et défendre sa patrie.

.....

Nous avons eu une pluie torrentielle samedi, dimanche et aujourd'hui. Il en était temps ; car nous commençons à redouter une année de sécheresse. A San Francisco, (à Frisco comme on dit ici) il est tombé 6 pouces de neige, Depuis 1854, ce n'est que la quatrième fois qu'on voit autant de neige en cet endroit. Avant 1854, on n'a pas souvenance d'en avoir jamais vu une aussi grande quantité. La neige à Los Angeles a été jusqu'ici une chose inconnue, bien que la grêle, comme en mars de l'année dernière, y fasse quelquefois son apparition. Nous voilà

bientôt à la mi-février, et l'hiver, pour moi, n'a pas encore commencé ses rigueurs. Ce mot hiver, d'ailleurs, ne me semble plus avoir la même signification qu'au Canada. Comment en serait-il autrement, quand je vois tous les jours les oiseaux-mouches butiner les fleurs qui nous environnent de toutes parts ? .....

Il y a une quinzaine, je suis allé à Ballona, petit port de mer situé à 15 milles de Los Angeles ; jamais je n'avais vu tant de poules d'eau, de canards, de hiboux, de lièvres, etc., que dans ce voyage. Les rives du port lui-même sont infestées de poules d'eau.

.....  
 .....

Je me transporte souvent en esprit à la maison. J'y vois papa et maman, qui ont dû bien vieillir depuis mon départ. J'y vois la famille agenouillée au pied du crucifix. J'entends la voix de chacun d'entre vous priant pour moi. Alors je me sens ému jusqu'aux larmes : je me jette à genoux, moi aussi, et, à mon tour, je prie la miséricorde de Dieu de vous protéger et de vous bénir tous. Je m'agenouille, par la pensée, dans cette église, au pied de cet autel, devant ce tabernacle sacré, où, si souvent j'allais, depuis mon enfance, épancher mon âme et recevoir ces reconfortantes consolations qu'on ne saurait trouver ailleurs qu'auprès de Jésus, ce divin amant de la souffrance, ce divin consolateur de ceux qui, comme moi, le corps brisé par la maladie, portent au cœur la désolation de se voir assis au bord du chemin quand les autres partis avec eux continuent allègrement leur route.

.....

PHILIPPE.

---

Salt-Lake-City, Utah, 30 juillet 1888.

Je copie quelques notes écrites au crayon à bord

des chars, notes de peu de valeur en elles-mêmes, mais où vous retrouverez le cœur d'un fils pensant toujours aux siens, d'un fils poursuivi désormais partout par l'idée de la famille.

---

De la gare d'Oakland (dans les chars), 23 juillet 1888, 4 heures p. m. — C'est la saison des roses, la saison des fleurs et des plaisirs. Je voudrais pouvoir vous écrire une lettre toute parfumée de sourires, de joie et de gaieté, mais je conserve encore trop au fond du cœur cette gravité qui suit les fortes épreuves pour qu'il me soit possible de me livrer à aucune des joies expansives qu'inspirent le parfum des fleurs, le chant des oiseaux et tant d'autres voix de la nature.

Pouf... pouf... pouf... pouf, pouf, pouf.—“ La vapeur est levée, ” et nous partons pour Salt-Lake-City. Adieu, belle Californie, adieu !... demain je foulerai un autre sol que le tien .....

Depuis que nous sommes en route, nous n'avons vu à peu près que des marais... Nous arrivons à Port Costa ; notre train entier, composé de 12 chars, est embarqué en trois sections sur le bateau-passeur qui doit nous traverser de l'autre côté de la baie. Quel bateau ! Mû par quatre machines à vapeur, le poids de notre locomotive et de nos douze bien pesantes voitures ne l'ébranle nullement. Nous traversons... De nouveau nous voici sur la terre ferme ; encore quelques marais, puis une campagne bien cultivée, mais point de bois mystérieux, point de fleurs souriantes : que du maïs et du blé. Les quelques arbres que l'on voit ici et là ont tous été plantés. Et moi, qui ne plais au mystère, je n'aime pas cette campagne, cette plaine ouverte aux quatre vents du ciel, et où l'on découvre tout d'un seul regard. Ce n'est pas là la beauté et la grandeur majestueuses de notre Canada, de



notre Cap-Santé en particulier.—Allons ! tout un troupeau de petits cochons noirs. Ça casse ma verve poétique. Je ne voyais pas de petits cochons noirs au C.-S., quand *j'essayais de faire de la poésie*, rien de cette nature ne venait me démonter de mon Pégase.

Nous voilà arrêtés à Elmira.....  
 .....

Les femmes embarquent avec leurs bébés ; secouons nos rêveries poétiques, et préparons-nous à la musique. En route, nous traversons des vignobles ; mais ils ont l'air piteux ; ce ne sont plus les beaux vignobles de Pomona, où j'ai passé l'hiver avec E. La musique commence : les bébés ont déjà la *bouche ouverte jusqu'aux oreilles*, et crient à qui mieux mieux. Si je n'avais été moi-même le plus terrible, le plus "*cruel*" des bébés que la terre ait jamais portés, je serais tenté de m'écrier : A mort tous les bébés !—Tiens, en voici un charmant : ses joues potelées et rosées, ses beaux cheveux noirs et bouclés, ses yeux brillants comme des perles, son petit sourire un peu malin, qui me laisse voir ses deux petites dents d'ivoire, me font aimer *tous* les bébés. Morale : que les cris sont ennuyeux ! que le sourire est puissant !—Le conducteur crie : " Hixon ! " —Je regarde, il me semble être à la station de Saint-Basile. Le soleil est à son couchant et dore la campagne de ses derniers rayons. Ici, la récolte du blé est déjà faite, et comme c'est l'habitude de battre le grain sur le champ, nous voyons partout des amoncellements de sacs remplis. Quel joli effet le soleil couchant produit sur le chaume ! L'on dirait un tapis d'or. Nous avons de ces effets, en automne, au Canada.

Nous entrons à Davis, ville dont les environs présentent un charmant coup d'œil : la végétation, les bois, les vergers et les vignobles partout sont superbes. La ville n'a que quelques milliers d'habitants, et n'offre rien de remarquable sous le rapport des édifices.

Il est près de 7 heures p. m. ; nous approchons de Sacramento, où nous ferons une halte d'une demi-heure pour le souper. Je vais tâcher d'abrégéer mon repas et de me ménager quelques minutes afin de voir de cette ville autant que je pourrai. Les pâturages sont très-grands aux approches de Sacramento ; aussi y comptons-nous les bêtes à cornes, les chevaux et les moutons par milliers. Le terrain est bas et marécageux, ce qui fait que Sacramento est une ville insalubre et sujette aux épidémies. Nous voilà au milieu de joncs qui couvrent une très grande étendue de terrain. La température est à peu près de 66°, ce qui est bon. Nous arrivons aux limites de la ville ; le terrain est ici un peu plus élevé et plus sec. A l'entrée de la ville, nous traversons un bois semblable à celui que l'on traverse sur la rive est de la rivière Jacques-Cartier en venant des Écureuils au Cap-Santé ; puis, au milieu de ce grand bois, serpente la rivière Sacramento aux eaux presque dormantes, et sur lesquelles voguent de légères embarcations et un petit bateau-vapeur.—8 heures. Le souper est pris ; nous sommes en route pour ne nous arrêter que demain matin, à Reno. En quittant la gare, nous traversons un autre cours d'eau. La lune, qui est dans son plein, se mire dans ce courant limpide et produit l'effet le plus enchanteur que mon œil ait encore admiré depuis que j'ai laissé le pays. Que ce doit être beau ce soir sur les bords du Saint-Laurent ! Il est maintenant là-bas onze heures et quelques minutes. Je suis certain que si le temps est serein, il y en a plus d'un parmi vous qui ont les yeux fixés sur le fleuve, sur la lune et la campagne qu'elle argente. Peut-être, à cette heure, nos regards sont-ils ensemble fixés sur cet astre ; nos pensées sont peut-être les mêmes ; nos cœurs battent peut-être à l'unisson ; nous adressons peut-être les mêmes paroles à la lune ; mais la lune est muette.....

.....

La lumière se fait pâle et vacillante, ou le sommeil voile un peu mes yeux.....

Je me prépare à dormir dans de salutaires pensées : celles de mon pays, de ma famille et de mon Dieu.

24 juill., 6 hrs a. m.—Je mets la tête à la fenêtre. Nous gravissons les montagnes ; nous sommes bientôt au *summit*, à une altitude de 7,017 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous faisons un trajet de 43 milles sur le parcours duquel nous traversons un très grand nombre d'abris contre la neige (*snow-sheds*). Que c'est pittoresque ces montagnes couvertes de grands pins rouges ! — Nous passons à peu près à deux mille pieds au-dessus d'un grand lac. Le soleil y darde ses rayons, et les effets du mirage sont quelque chose de féérique. Nous sommes sur la pente, nous descendons : la vitesse du train est doublée.—Toujours des montagnes, au milieu desquelles nous suivons parfois les capricieux contours de quelques jolies petites rivières. C'est une beauté monotone dont on ne se fatigue pas.

Il me vient à l'idée que j'ai oublié de vous donner certains détails au sujet de la ville de Sacramento. Les quelques minutes qui me sont restées après mon souper ne m'ont pas permis de m'éloigner beaucoup de la gare ; et encore n'ai-je pu voir qu'à la pâle lueur de la lune. Je puis cependant dire que Sacramento est mieux boisé que bâti ; c'est une vieille ville mexicaine dont la plupart des édifices sont d'aspect pauvre ; un grand nombre sont en *adobe* (terre cuite au soleil). Avant qu'on eût construit un chemin de fer, les communications entre San Francisco et Sacramento se faisaient par bateau sur la rivière Sacramento. La population de la ville est d'environ 30,000 âmes.

Il est 7.30 heures a. m. Nous passons près de grandes scieries établies au milieu des montagnes sur le bord d'une petite rivière.....

Nous voici à Reno. On dirait un camp de mineurs.

Quelques hommes et quelques femmes laissent ici le train pour aller faire une partie de pêche et de chasse à travers les montagnes. Déjeuner. La chaleur commence à se faire sentir.....

Je vais mettre de côté papier et crayon pour ne les reprendre qu'à Ogden, où nous serons demain matin, à huit heures. Le trajet n'offrira aujourd'hui rien de bien remarquable : nous serons presque tout le temps au milieu des déserts du Névada.

PHILIPPE.

---

25 juillet. — Traverser un désert est toujours une chose désagréable ; ça l'est moins cependant par voie ferrée que sur le dos d'un chameau. La chaleur et la poussière nous suffoquent dans ces plaines mouvantes. Ce qu'il y a de mieux à faire, une fois dans le désert, lorsqu'on voyage par chemin de fer, c'est de trouver un endroit où reposer la tête, de se couvrir la figure et dormir, choses qui, à vrai dire, ne sont pas toujours faciles. Pour ma part, j'ai pu sans encombre traverser les déserts qui se sont rencontrés sur notre route depuis hier. J'avais autrement souffert au milieu de ceux de l'Arizona !... Je disais en moi-même : " Lorsque je serai à Ogden, je me remettrai de cette chaleur." Mais le fait est que la chaleur y était presque aussi accablante que dans le désert.

.....  
 .....

(A suivre)

# UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

---

EN PAYS DE CAUX.

---

*(Suite)*

A trois heures, deux landaus stationnent devant le perron : Sa Majesté prend place dans le premier, l'archiduchesse s'assied à son côté, la comtesse F... leur fait face ; et, tandis que " Shadow " gambade autour des chevaux en aboyant de sa grosse voix, son nègre saute sur le siège. La masseuse de l'impératrice, une femme de chambre et la dame d'atours de service sont montées dans la seconde voiture, et, à l'appel de langue de leur cocher, les grands carrossiers prennent le trot.

La grille franchie, la route s'engage entre les murs des deux parcs, une double rangée de hêtres, vieillards solennels et bien campés, la borde et l'assombrit, puis elle fait un brusque crochet et le décor s'élargit : sur la droite, une longue traînée d'arbres s'enfonce dans le vallon, par-dessus leurs cimes et coupant le ciel s'étalent en dôme des masses aux tons variés, les unes vert sombre, les autres de nuance claire ; en face, sur le versant de la colline opposée, encore une futaie de hêtres ; ceux-là, symétriquement alignés, figurent une croix de Saint-Louis, destinée sans doute à célébrer la faveur du roi et à perpétuer le souvenir d'une glorieuse distinction.

Après quelques tours de roue, nouveau coude du chemin, et là-bas un fichu de mer bleue encadrée de hautes falaises tapissées d'herbes grisâtres. La descente.

se termine en pente douce et la gorge se resserre, ne laissant entre un flanc de coteau boisé et le versant opposé pauvrement revêtu de bruyères et d'ajoncs qu'un étroit plafond. Des maisonnettes de pêcheurs, entourées de jardinets, des chaumières aux toits moussus, quelques rares villas, les unes de construction plus ou moins récente, les autres, si vieilles qu'elles n'ont plus d'âge, se sont irrégulièrement groupées le long de cette sorte de chenal jusqu'au rivage, et c'est cette agglomération d'une soixantaine de feux qui constituait, il y a vingt ans, le hameau des Petites-Dalles.

Depuis, sans s'être haussmanisée, la petite station s'est passablement modifiée ; une coquette chapelle plantée dans les bois, de jolis chalets disséminés çà et là, un semblant de casino, un vaste hôtel, lui valent aujourd'hui d'être honorablement classée parmi les vingt ou vingt-cinq plages qui sollicitent le touriste de Dieppe au Havre.

Deux personnages font les cent pas sur la terrasse qui domine la grève : l'un, grand, blond, aux yeux bleus, beau type de Scandinave, c'est le baigneur de Sa Majesté ; l'autre, nous le connaissons, c'est l'intendant. Sous sa surveillance, l'installation du joli pavillon en bois verni qui servira de cabinet de toilette à Sa Majesté vient d'être achevé ; aucune recommandation de la première dame d'atours n'a été, cela va sans dire, oubliée : c'est ainsi qu'un couloir fait d'un large bandeau de toile, supporté par une double rangée de pieux, permettra à l'impératrice de se rendre, vêtue du costume de circonstance, de son kiosque à la mer sans attirer les regards.

Pendant la marée est dans son plein, l'eau est engageante, rien que de petites vagues venant mollement s'étaler sur le sable. Sa Majesté, après avoir visité son élégant réduit, fait un signe à son baigneur et bientôt

on aperçoit une nageuse habile et sûre d'elle qui, suivie du Suédois et du fidèle "Shadow", se dirige vers une barque mouillée au large.

L'archiduchesse, accompagnée de sa gouvernante anglaise, est descendue sur la plage ; un grand laquais en livrée noire se tient debout à distance, attentif aux moindres désirs de Son Altesse Impériale : n'était sa distinction native et l'artistique collier d'or, auquel sont accrochés des pendeloques et des médaillons, cerclant son cou, la petite princesse ne serait peut-être pas remarquée : en enfant de sept ans, elle va et vient, en effet, sans souci de son rang, ramassant les galets qui, par leur forme ou leur nuance, attirent son attention, ou creusant tout simplement dans le sable des trous que le flot ne tardera pas à combler. Dans le voisinage, un groupe d'enfants s'amuse comme elle à triturer la dune ; qu'elle aille à eux serait, certes, une démarche contraire à la plus élémentaire étiquette, mais, au demeurant, mouvement très naturel, car elle n'a pas l'isolement pour habituel, l'archiduchesse, et son petit cercle de Gœdœllœ ou d'Ischi pourrait bien lui manquer. Ne serait-ce pas ce sentiment qui la ramène un peu triste auprès de sa gouvernante ?

Celle-ci connaît le caractère sociable de son impériale pupille et sait interpréter ses attitudes ; c'est pourquoi elle accueille de la meilleure grâce du monde la gentille fillette dont l'archiduchesse occupe momentanément la demeure, aussitôt que la mère s'étant nommée, a sollicité pour sa M.-L., la faveur d'être présentée à Son Altesse.

Les deux enfants se regardent tout d'abord sans mot dire : l'une, très sérieuse et fort intimidée ; l'autre, plutôt encourageante. La bambine normande, à laquelle on a fait la leçon (elle n'a pas encore ses six ans), balbutie un bout de compliment et va pour baiser la main de l'archiduchesse, mais une familière accolade interrompt son geste à peine ébauché ; du coup, la glace est rompue, on s'assied

côte à côte et certaine poupée en costume slovacque que l'on déshabille, puis que l'on rhabille, sert de thème au dialogue, thème enfantin, féminin même, et pour cela même excitant au même degré l'intérêt des deux petites personnes, en dépit de l'infranchissable abîme qui sépare leurs conditions.

Peu à peu le soleil s'incline vers la mer qui semble l'attirer, la petite vallée dont la paroi fait écran s'emplit d'ombre ; de l'étroite gorge comme d'un lit de rivière sourd une fraîcheur moite et pénétrante ; la traversée de cette zone saturée d'humidité froide succédant à l'atmosphère surchauffée de la grève ne laisse pas que d'être perfide ! c'est pourquoi la comtesse Hohenembs, marcheuse intrépide d'ailleurs, comme chacun sait, décide de regagner à pied le château. Peut-être Sa Majesté n'a-t-elle point compté sur l'affluence de promeneurs qui encombre l'unique rue des Petites-Dalles. Chaque dimanche après vêpres, durant la belle saison, les cultivateurs des environs, escortés de leurs femmes et de leurs enfants, les valets de ferme souvent accompagnés de leurs promises, bon nombre aussi d'habitants du bourg de Sassetot et des villages voisins descendent à la plage ; ce n'est pas que ce brave monde soit très sensible à la troublante poésie de l'immensité ou bien au spectacle toujours grandiose, soit de la mer calme et assoupie, soit des vagues en furie qui, monstres déchaînés, la crinière blanche au vent, se poursuivent, se bousculent, et, se cabrant dans un suprême effort, s'effondrent mugissants et épuisés sur leur litière de roche.

Non, ces éblouissants décors, ces majestueuses féeries n'émeuvent guère le prosaïque Cauchois et ne l'attirent point : comme ailleurs le mail ou le cours, la grève lui tient lieu de place ou de jardin public et ces infatigables travailleurs, coutumiers d'un labeur incessant, s'y réunissent en désœuvrés, fort en peine d'occuper un après-midi de loisir.



Mais ce dimanche-ci la plage comporte une attraction inaccoutumée, il ne s'agit pas de l'habituelle promenade dont une station au café de l'hôtel constitue d'ordinaire l'agrément final : apercevoir l'impératrice, tel est aujourd'hui le but unique de l'excursion aux Dalles, telle est l'ambition des gens, non seulement du voisinage, mais de Valmont, de Cany, de Fécamp, qui se sont mis en route aussitôt le dîner de midi précipitamment achevé. Les cabriolets, les chars à bancs, les calèches se succèdent et prennent la file en passant devant le château. Des théories de piétons se dirigent dans le même sens : on dirait la procession des pèlerins se rendant à Vittefleur le jour de la fête de sainte Wildegeforth, la sainte barbue, vénérée dans la région sous le nom de sainte " Vierge forte," plutôt sans doute pour les guérisons qu'elle arrache à la bonté divine que pour l'attribut de la force virile auquel lui donne droit une légende populaire.

C'est cette foule que va croiser l'impératrice et Sa Majesté échappera d'autant moins à l'attention que " Shadow " l'accompagne et que le Nubien, vêtu de son costume de janissaire, le suit. Quiconque sait la répugnance d'Élisabeth d'Autriche à se montrer en public aurait pensé qu'elle rebrousserait chemin plutôt que de se laisser dévisager par cette multitude un peu rustaude. Mais, soit qu'elle s'illusionnât sur l'efficacité de son incognito, soit plutôt qu'elle condescendît par bonté d'âme à satisfaire la curiosité des braves Normands, Sa Majesté s'achemine vers Sassetot sans apparent souci des yeux qui la fixent.

La comtesse Hohenembs prend, il est vrai, plaisir à la natation, le corps à corps avec la houle ne la rebute point et elle ne craint pas de se mesurer avec les grandes lames ; mais l'équitation, voilà son sport favori ! Elle en est passionnée !

Le cheval, et tout ce qui a trait à la noble bête, son

élevage, les soins qu'il réclame, son dressage, jusqu'à son harnachement intéressent au suprême degré l'Impériale Majesté ; la science hippique, elle la possède à fond et il n'est pas de matière qu'elle préfère traiter, aussi ne dissimule-t-elle pas certain faible pour celles qui pratiquent son art de prédilection, fussent-elles professionnelles, à la condition, bien entendu, que, talents exceptionnels, elles jouissent de cette considération dont en Allemagne les écuyères de haute école ne sont pas systématiquement privées.

Impossible, d'ailleurs, de rêver type plus parfait d'élégance, de grâce et en même temps d'énergie que l'impératrice montant son bai favori. Habillée d'une amazone à jupe courte, dont l'étoffe noire est suffisamment élastique pour mouler discrètement le buste, le chapeau de soie ou la cape de feutre bien d'aplomb sur la tête, chaussée de bottes fines, dont l'une (celle de gauche) est armée d'un minuscule éperon, le stick ou plus souvent l'éventail en main, la comtesse Hohenembs, chaque matin, dès neuf heures, est en selle : escortée de son vieil écuyer anglais, elle s'en va par les routes et les sentiers, sans but bien déterminé, autant pour obéir à son goût du cheval que pour voir le pays. Jamais lasse avant sa monture, infatigable, elle pousse ses promenades très au loin, si bien qu'il lui arrive parfois de s'égarer forcément ; alors, il lui faut demander son chemin avec une simplicité tout aimable, elle questionne le premier venu sans se douter, bien sûr ; que, du coup, elle fait un glorieux ! Si répondre à quelque interrogation de l'impératrice et obtenir d'elle un merci n'est pour la plupart qu'un incident ; adresser la parole à une Majesté est, à l'estime des habitants de la contrée, un de ces gros événements qui marquent dans la vie !

Un jour, certain vieux curé original, aux mœurs un peu rustiques, sorte de philosophe dédaigneux des idées et surtout des façons de son temps, ne lisant qu'un seul livre : *les Caractères* de La Bruyère (le volume achevé, il le

recommençait) ; n'ayant, depuis un quart de siècle, quitté sa paroisse que quatre ou cinq fois pour assister à la retraite ecclésiastique d'obligation, au grand séminaire de Rouen ; un matin, dis-je, que, s'en allant pêcher la salicocque, sport fort goûté de ses ouailles comme de la généralité des habitants de la côte, il arrivait à la croisée de deux routes, le digne pasteur de V... aperçut l'impératrice galopant dans sa direction ; aussitôt de s'arrêter, et, planté le long du talus, d'attendre que Sa Majesté passe devant lui pour la regarder tout à son aise.

La comtesse Hohenembs modère son allure, retient son cheval et s'adressant au curé : "Voudriez-vous m'indiquer, dit-elle, le chemin conduisant à Sassetot ?" — Solennel et pompeux, fier de son rôle, démangé d'en prolonger la durée, et pour cela scandant ses mots de cette voix creuse qui lui valait au lutrin un rang distingué parmi ses confrères du canton :

"Madame, dit-il, ces deux routes mènent également au château de Sassetot ; l'une, celle-ci, est la plus longue ; l'autre, celle-là, est la plus courte. Madame, je vous salue avec le plus humble respect."

Ce colloque n'était certes pas d'un intérêt bien palpitant, il n'avait pas précisément de caractère sensationnel ; tel était, cependant, le prestige de l'impératrice, tel était son charme fascinateur, que le brave curé de V..., assurément l'homme de la terre le plus étranger aux choses mondaines, le plus inaccessible aux vanités de salon, se faisait très sérieusement gloire de son soi-disant entretien avec Sa Majesté. Même, pendant plusieurs années, il fut assez difficile d'éviter le récit détaillé, circonstancié, mimé, de la mémorable rencontre du vieux curé pour peu qu'on lui laissât prendre le dé d'une conversation.

Parfois, il advient que la chevauchée impériale tourne inopinément au steeple-chase. Un lièvre gîté le long d'un chemin se lève-t-il, brusquement éveillé par le bruit des

sabots résonnant sur le sol, le hunter que monte Sa Majesté, s'il l'aperçoit, dresse aussitôt les oreilles, accentue son train et bourre vigoureusement à la main. D'habitude, la comtesse Hohenembs ne sait pas résister à cette muette invite et se lance, à travers champs, à la poursuite du fuyard, oubliant que certains usages ou privilèges, parfaitement acceptés en Autriche, ne sont point autorisés en notre pays de France. On sait combien le Cauchois est jaloux de la terre qu'il cultive, des récoltes qu'il sème, aussi s'imagine-t-on sans peine l'effarement et l'émoi des braves gens la première fois que Sa Majesté s'avisa de piquer droit devant elle, sans souci du blé qu'elle foulait ou des betteraves qu'elle mutilait. L'un de ceux-ci, court d'esprit et d'humeur assez maussade, voyant Sa Majesté pousser à plein galop vers son bien, se campa sur sa limite, les bras ouverts, et au risque d'être culbuté, saisit le cheval à la bride, ne se doutant pas d'ailleurs qu'il interpellait une souveraine : "Faites excuse, ma bonne dame, mais nous ne voulons point qu'on passe sur notre terre et qu'on piétine nos grains ; il faut retourner par où vous êtes venue." Sur ce, l'écuyer d'intervenir et d'apprendre au bonhomme à qui il en avait, l'assurant qu'il eût été grassement indemnisé s'il lui avait été causé quelque dommage. On juge si le Normand fut penaud ; tout abasourdi, il reprit, mais d'un autre ton, son "Faites excuse," en ajoutant : "Je ne savais pas ! la dame peut bien passer partout où il lui plaira." L'impératrice s'amusa fort des mines du vieux Cauchois et ne fit que rire de l'aventure. Le baron Nopcsza, lui, redoutant les commentaires de la presse, craignant peut-être, si le cas se renouvelait, que Sa Majesté ne prît moins bien la chose, s'empressa d'informer le préfet de la Seine-Inférieure du petit incident, en le priant d'avertir les maires des communes avoisinant Sassetot, que l'intendant avait ordre de payer largement les dégâts dont les chevaux de la souveraine pourraient être les auteurs.

L'aimable fonctionnaire qui représentait alors à Rouen le gouvernement du maréchal du MacMahon n'eut rien de plus pressé que de donner satisfaction au grand maître de la cour, et lorsqu'il arrivait à l'impératrice de couper à travers champs et de détériorer ainsi le moindre carré de terre chargée de récolte, non seulement le cultivateur était désintéressé, mais il recevait une somme supérieure à celle qu'il réclamait, bien que souvent il ne se fit pas faute de l'enfler plus que de raison.

Si, vers la fin du jour, entre chien et loup, le hasard vous eût fait rencontrer, sortant du parc de Sassetot, certain gentil cavalier, vêtu d'un complet de nuance foncée à culottes bouffantes, les jambes serrées dans des leggings de peau de daim grise, probablement vous n'eussiez pas reconnu Élisabeth d'Autriche sous son élégant travesti. La crânerie avec laquelle elle maniait son cheval, son aisance gracieuse mais virile, n'étaient guère d'une femme ; seule, une grosse natte de cheveux bruns à reflets fauves, qu'elle ne réussissait point à loger sous le feutre, trahissait son personnage et elle en était toute marrie ; car il ne lui plaisait pas d'être devinée, et lorsqu'on la croisait en costume masculin, elle vous savait gré de ne pas la saluer.

Ce n'était point, en effet, pour faire parade de sa remarquable et originale habileté que la comtesse Hohenembs montait en homme, mais par dilettantisme pur, comme pour s'offrir la jouissance de la difficulté vaincue. N'était-ce point à pareille fin que, de temps à autre, elle remplaçait par un surfaix muni d'une double fourche et d'un étrier la selle anglaise classique, si bien que le dos nu de son cheval lui tenait lieu de housse et de coussin ? Peu s'en fallut, du reste, que ces jeux dangereux ne tournassent au drame, et c'est miracle si Sassetot ne fut point le théâtre de la plus épouvantable des catastrophes.

Alb. Perquier.

(A suivre)

# CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

---

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

---

V

## LE PREMIER JOUR DE MAI



QUELQUES jours après son retour à Québec, Charles répondit à la lettre de Louise, et lui annonça qu'il irait passer à la maison paternelle les premières semaines du mois de mai. Il obtint aisément de M. Dumont ce nouveau congé, par forme de compensation au voyage que ce bon patron lui avait fait faire sans le consentement de madame Guérin. Le

brave suppôt de Thémis se contenta de penser en lui-même que, de vacances en vacances, son élève ne prenait pas le chemin de devenir pour lui un rival bien dangereux, et qu'il n'avait pas à craindre pour son propre compte ce qui arrivait déjà au ci-devant patron de M. Henri Voisin.

Cependant l'intervalle d'un mois, qui s'écoula entre les deux excursions de l'étudiant, fut sagement employé. On se rappelle qu'au sujet de Clorinde Wagnaër, dont il avait été amoureux en imagination pendant près de quinze jours, notre héros avait entrepris de sérieuses études que la maladie funeste du caprice, aidée, déve-

loppée chez lui par un ami perfide et intéressé à son malheur lui avait fait bientôt abandonner. L'amour réel qu'il éprouvait pour Marie et les pressantes recommandations de la jeune fille, qui retentissaient constamment dans sa mémoire, eurent un résultat plus positif. Au bout de quelque temps il sut assez de droit pour pouvoir en montrer aux autres clercs de l'étude. Il avait lu et médité d'un bout à l'autre le *Traité des Obligations*, cet excellent livre qui met les patrons si à leur aise, lorsqu'ils l'ont une fois placé entre les mains de leurs élèves, en leur disant pour tout commentaire : Lisez Pothier, monsieur, et quand vous l'aurez lu, relisez-le. Cette phrase laconique et superbe, accompagnée d'un geste plein de majesté, par lequel on indique au jeune homme quelle vénération on doit avoir pour le volume qui contient ainsi toute la loi et les prophètes, tient lieu ordinairement des leçons et des cours publics que suivent les aspirants au barreau dans les autres pays.

Suivant sa promesse, le premier jour de mai, Charles était de retour au milieu de sa famille. Bien qu'arrivé tard la veille, et quelque peu moulu des fatigues du voyage, il s'était levé de bonne heure. C'était une journée décisive pour lui, qui allait commencer : à peu près ce qu'est pour un général d'armée (qu'on nous pardonne la comparaison) le jour d'une grande bataille. Ne devait-il pas en effet attaquer une position importante ? N'allait-il pas combattre contre un adversaire beaucoup plus expérimenté que lui ? N'avait-il pas disposé pendant la nuit les batteries qu'il devait faire jouer le jour ? N'avait-il pas fait une marche forcée pour arriver sur le champ de bataille ? Enfin, pour couper court et faire grâce à nos lecteurs de toute autre métaphore, n'avait-il pas résolu d'avouer à sa mère tout ce qui s'était passé, de braver son mécontentement, d'opposer une raison meilleure à chaque bonne raison qu'elle placerait en travers de ses

projets ; de mettre en jeu tous les ressorts qui peuvent agir sur l'esprit d'une femme et le cœur d'une mère ; en un mot de combattre et de vaincre par tous les moyens possibles ? Il avait même, dans ses appréhensions, surexcité son courage au point d'imaginer un moyen odieux, du moins à notre goût : c'était de menacer sa mère d'une incartade semblable à celle de son frère aîné, et de laisser le pays plutôt que de renoncer à celle qu'il aimait.

Une insomnie fiévreuse l'avait chassé de son lit, et à cinq heures, comme sonnait l'*Angélus*, il se promenait sur la grève depuis longtemps et avait déjà parcouru plusieurs fois cette partie de l'anse qui se trouve entre la *rivière aux Écrevisses* et la route qui descend à l'église.

La journée qui, dans les prévisions de notre héros, devait être si importante, s'annonçait comme une des plus belles du printemps. Les flots de lumière que répandait le soleil levant, éclairaient avec magnificence l'admirable paysage qu'aucun objet sur l'eau ni sur la terre ne troublait dans sa majestueuse immobilité. Une neige éblouissante tranchait avec l'azur du firmament sur le sommet des hautes montagnes de l'autre côté du fleuve. De larges taches blanches, que l'hiver semblait avoir oubliées au flanc des coteaux et d'espace en espace dans les champs, contrastaient avec les noirs sapins et l'herbe nouvelle qui déjà recouvrait la terre comme une mousse épaisse ; de petits ruisseaux formés par la fonte des neiges, emprisonnés sous la glace de la nuit, commençaient à retrouver leur chemin avec un roucoulement semblable à celui des oiseaux. Des nuées d'alouettes, seuls êtres vivants qui paraissaient éveillés dans cet endroit solitaire, s'élevaient en tourbillonnant au-dessus de la petite île et des deux pointes de l'anse, saluant de leurs joyeuses chansons le lever de l'astre du jour.

A part de ces quelques légers changements de



décor, tout, dans le tableau que nous avons fait une première fois, était resté dans le même état ; pas une maison de plus, pas une clôture, pas un arbre de plus ; ce qui nous fait souvenir, cependant, qu'il y avait un arbre de moins, le vieil orme abattu par la tempête. Ce lieu et ce moment étaient donc bien propres à rappeler en foule, à la pensée du jeune homme, tout ce qui lui était arrivé depuis la dernière fois qu'il avait contemplé avec son frère les beautés de leur endroit natal.

Il fut bien vite détourné de ses réflexions par un bruit qu'il entendit du côté de la maison de M. Wagnaër. C'étaient plusieurs groupes d'habitants armés de fusils qui s'avançaient dans cette direction. Charles crut d'abord que l'on avait fait quelque prisonnier, arrêté quelque voleur ou quelque meurtrier pour les conduire de *capitaine en capitaine* jusqu'à la ville. Mais à l'air de gaieté, à la toilette rayonnante de ces braves gens, tous plus ou moins endimanchés, il reconnut bien vite qu'il s'agissait d'une fête, et non pas des sinistres préparatifs d'une instruction criminelle. En effet, il put distinguer, l'instant d'après, portée sur les épaules de plusieurs habitants, une longue pièce de bois, semblable au grand mât d'un navire, entourée de branches de sapin, de rubans et de banderoles de toutes les couleurs. Ce n'était rien moins qu'un *mai*, que l'on venait planter devant la maison de M. Wagnaër, récemment promu au grade de major dans la milice provinciale.

Deux hommes à cheval paraissaient chargés du commandement. L'un était le plus ancien capitaine de la paroisse : un large ruban rouge feu entourait son chapeau, et une ceinture de même couleur suspendait à son côté un vieux sabre dont le fourreau peu solide était ficelé sur tous les sens. Il était difficile d'ailleurs, avec cet accoutrement militaire, d'être plus content de soi que l'était le capitaine Martin, à la tête de l'*élite* des deux

compagnies de la paroisse. L'autre cavalier était Guillot le commis, qui, sans avoir le moindre grade dans la milice, n'en paraissait pas moins l'ordonnateur de la fête.

— Arrêtez donc, vous autres ! cria le capitaine à ses miliciens, lorsqu'ils furent près de chez M. Wagnaër. Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous avez l'air d'une bande de



moutons et vous jasez comme des femmes ! Puis, prenant le langage technique qui convenait à la situation : Halte, miliciens ! Silence dans les rangs ! Deux de front, ... fusil à l'épaule, ... en avant, marche !

Les cinquante ou soixante hommes défilèrent en assez bon ordre devant la maison et formèrent la ligne sur deux de hauteur, le dos tourné à la grève.

— A c'te heure, mes amis, dit le capitaine, il faut réveiller not' major. C'est *prouvable* qu'il doit dormir encore ; comme c'est un gros messieu... Voyons, chargez.

vos fusils... Attention ! bon... c'est bien... Feu!... Une fusillade très vive, quoique peu régulière, épouvanta les alouettes de la grève et fut répercutée au loin par les échos.

A ce signal, la porte de la maison s'ouvrit, et le *major* parut sur le seuil, en robe de chambre, et dans un négligé qui paraissait vouloir dire : quelle surprise vous me faites ! En même temps, Mlle Clorinde ouvrait une persienne et se montrait à la fenêtre, dans une toilette assez étudiée pour démentir l'étonnement que simulait le digne auteur de ses jours.

Le capitaine Martin, qui se piquait de parler *dans les termes*, ôta son chapeau (ce qui, sans contredit, était beaucoup plus *civil* que *militaire*) et dans un discours amphigourique, parsemé de grands mots empruntés partie aux prédicateurs, partie aux avocats, qu'il avait entendus dans le cours de sa pieuse et processive existence, parvint à exprimer à M. Wagnaër, assez difficilement, tout le contraire de ce qu'il voulait lui dire. Heureusement celui-ci n'était pas difficile sur la qualité de l'encens que l'on brûlait en son honneur, et il prit en bonne part les pompeuses injures qui lui étaient adressées. Il prononça à son tour une harangue qui fut trouvée admirable, grâce à l'accent étranger de l'orateur, et grâce bien davantage à l'excellente conclusion qu'il eut soin d'y mettre. Il invita, en effet, tous les assistants à se rendre à l'auberge du village, où on leur verserait généreusement du meilleur rhum de la Jamaïque, dont il venait de recevoir les quatre plus belles tonnes qui fussent jamais entrées dans la paroisse. Cette péroraison éloquente prouvait au reste ce fait consolant, que l'éclat des grandeurs n'éblouissait point trop l'habile parvenu, et que chez lui le major savait, dans l'occasion, ne pas oublier le marchand.

Un second feu roulant, plus énergique et mieux nourri que le premier, succéda aux deux discours, et le *mai*

s'éleva comme en triomphe au milieu des cris de joie d'une foule de femmes et d'enfants accourus de tous côtés, et aux sons du *God save the King*, que Guillot le commis exécuta tant bien que mal, sur un vieux cor de chasse emprunté pour la circonstance (1).

Cette musique étrange, les naïves acclamations des spectateurs, la vive fusillade, les costumes pittoresques des habitants, les bonnets rouges et bleus qu'on agitait en l'air, les banderoles du *mai* qui flottaient au vent frais et léger du matin, la gaieté et la bonhomie des nombreux acteurs de cette scène, le sérieux grotesque de M. Wagnær et du capitaine, formaient un tableau de genre des plus charmants, encadré dans le plus magnifique paysage et éclairé par les plus beaux rayons d'un soleil de printemps.

Mais si quelque chose contribuait surtout à embellir ce spectacle, à coup sûr, c'était la personne de Clorinde. Debout sur une chaise, dans la fenêtre, de manière ce que sa taille élancée parût dans toute sa grâce, elle semblait la reine ou plutôt la déesse à qui tous ces honneurs étaient rendus. Aussi prenait-elle le plus vif intérêt à ce qui se passait. Ses beaux yeux noirs humides d'émotion étincelaient en même temps de plaisir ; elle semblait rire et pleurer tout ensemble, son teint brun était animé par les plus vives couleurs, et, rayonnante à la fois de grâce, de beauté, d'amour filial, de vanité satisfaite (sentiment qui ne contribue pas médiocrement à embellir une femme), elle semblait respirer avec volupté, comme un délicieux parfum, l'odeur de la poudre mêlée aux âcres exhalaisons du varec et des autres plantes marines que les vagues du grand fleuve rejetaient sur le rivage. Du geste et de la voix, elle remerciait et encourageait les miliciens, et les plus jeunes d'entre eux, enthousiasmés, comme on peut bien le croire, épuisèrent tout ce que leurs

(1) Voyez la note B à la fin du volume.

poumons pouvaient leur fournir de cris de joie, et tout ce qu'on leur avait donné de munitions.

Charles, surpris et étourdi de tout ce tapage, auquel se mêlaient les hurlements des chiens et les cris de tous les animaux des habitations voisines, n'avait pas encore eu le temps de s'expliquer bien clairement ce que tout cela voulait dire, lorsqu'il aperçut Louise qui sortait de la maison, en rajustant de son mieux la modeste toilette qu'elle venait de se faire bien à la hâte. Il courut à elle.

—Bon, te voilà, Charles, fit la jeune fille. Je suis bien contente, tu vas venir avec moi.

—Et où vas-tu de ce pas ?

—Chez Clorinde sûrement, lui faire mon compliment de tous les honneurs qu'on vient de leur rendre.

—Ah ! tu sais donc ce que ça veut dire ?

—C'est bien certain. Est-ce que tu ne vois pas le *mai* qui est planté près de la maison ? M. Wagnaër a été fait major, et ils sont venus à l'improviste lui donner cette fête-là. Crois-tu, quelle surprise !

—Une surprise ! Ça doit en être une bonne en effet. Et où diable les gens de la paroisse ont-ils été pêcher tout cet amour-là pour M. Wagnaër, que personne ne pouvait souffrir ?

—Ne dis donc pas cela. Nous avons eu des préjugés contre lui, mais je t'assure que maman en est bien revenue. Clorinde est si bonne, et tout le monde l'aime tant.

—Passe pour ta Clorinde. Elle est assez jolie fille, ma foi ! Et c'est seulement bien dommage qu'elle paraisse si fière de toutes ces singeries... Mais dis donc, ma petite sœur, comment se peut-il qu'elle soit si richement mise ?... Si c'est là sa toilette quand on la surprend, qu'est-ce donc quand elle veut surprendre son monde ?

—Tiens, tu es un méchant. Mais il faut absolument que tu viennes avec moi. Voyons, ne fais pas l'ours. C'est

bien assez que tu sois resté sur la grève, comme si tu avais eu peur des coups de fusil.

—Laisse donc, je me tenais à une distance respectueuse pour tout voir. Je serais curieux de savoir ce qu'ils se sont dit, le capitaine et le major. J'ai entendu par-ci par-là des mots longs comme d'ici à demain....

—Voyons, mon bon Charles, pour ne pas me faire de peine, viens avec moi.

—Mais tu es folle ! Une visite, à cette heure-ci, chez des gens que je connais à peine !

—En voila des cérémonies ! N'as-tu pas dit toi-même que Clorinde était en grande toilette ? Viens donc ! Et en disant cela, Louise prenait son frère par le bras et l'entraînait sans trop de résistance de sa part ; car on pouvait les voir de chez M. Wagnaër, et il n'aimait pas à paraître trop sauvage.

La plupart des miliciens, profitant de l'invitation de leur major, s'étaient rendus à l'auberge voisine, et il ne restait plus que le capitaine Martin et quelques-uns des plus anciens et des plus respectables habitants qui causaient avec M. Wagnaër. Clorinde vint au-devant de Louise et l'embrassa, et, sans attendre qu'elle lui présentât son frère, elle échangea avec lui une cordiale poignée de main. M. Wagnaër de son côté fit un accueil charmant à son jeune voisin, et l'invita tout de suite à un déjeuner magnifiquement servi, qui se trouvait sans doute préparé par un effet *de la surprise*, comme tout le reste. M. Wagnaër retint aussi à déjeuner les habitants qui causaient avec lui.

Après le déjeuner, qui se prolongea assez tard dans la matinée, Louise et Clorinde firent de la musique pendant quelque temps ; puis Charles obtint un congé d'une heure seulement, pour aller faire une toilette plus convenable, car il était invité à dîner. Les autres convives étaient le curé, Jules de Lamilletière, fils aîné

du seigneur, et le notaire de la paroisse. Le repas fut des plus gais et arrosé d'excellent vin de Champagne fabriqué à Jersey par un des compatriotes et correspondants du major. Après le dîner, Louise et Clorinde exigèrent que Charles les accompagnât dans une excursion à cheval ; le jeune de Lamilletière fut aussi de la partie. Enfin, après le thé, il fut question d'aller à un bal qui se donnait à l'auberge aux frais de M. Wagnaër. Charles se défendit de son mieux de ce dernier divertissement qu'on lui imposait, mais il n'y eut pas moyen. Ce bal devait être si drôle, si amusant, disaient les jeunes filles ; et puis Louise fut sur le point de pleurer. Ainsi, malgré qu'il eût bien hâte d'avoir avec sa mère l'explication qu'il méditait depuis si longtemps, notre héros fut obligé de céder.

Le bal fut en effet des plus divertissants. Jules de Lamilletière dansa avec Louise et Charles avec Clorinde. Les amours de Guillot le commis avec la fille vieille et laide d'un riche cultivateur, égayèrent surtout les deux jeunes couples. Ce ne fut qu'assez tard dans la nuit que Charles et Louise rentrèrent à la maison.

Madame Guérin avait veillé pour les attendre, et après s'être fait conter tout ce qui s'était passé, et comme quoi Clorinde n'avait pas voulu permettre à Louise de s'absenter et avait pris soin de sa toilette, qu'il lui avait fallu faire à plusieurs reprises, elle dit à Charles : " Mon pauvre enfant, il est bien tard et tu dois avoir un grand besoin de repos. Après un voyage comme celui que tu as fait, avoir passé une journée pareille ! J'avais pourtant des choses bien sérieuses à te dire : je voulais avoir une longue conversation avec toi ; mais ça sera pour demain. Il faut, mon pauvre enfant, que tu t'occupes d'affaires importantes, car, vois-tu, maintenant, il n'y a plus que toi sur qui nous comptons. Tu es l'espoir de la famille. Ainsi, après t'être bien amusé aujourd'hui, demain matin, tu viendras

entendre la messe avec moi et ensuite nous parlerons d'affaires.”

Charles pâlit à ce discours. Sa mère avait-elle su d'avance ce qu'il avait à lui dire ? Quelles étaient ces grandes affaires dont elle voulait l'entretenir ? Il était pour le moins bien étrange qu'elle lui offrît ainsi l'occasion d'une explication qu'il désirait si fort. Toutefois, comme il la redoutait presque autant qu'il la désirait, il ne fut pas fâché de la voir ajournée au jour suivant, et las des fatigues de la veille, et des plaisirs du jour, il s'en fut dormir, la tête pleine de projets, de craintes et d'espérances pour le lendemain.

## VI

## L'ESPOIR DE LA FAMILLE



**C**HEZ nos voisins des États-Unis l'autorité paternelle se réduit maintenant à peu de chose. L'individualisme a remplacé l'esprit de famille. Chaque citoyen, satisfait d'avoir assuré à ses enfants le plus profitable de tous les héritages : une bonne instruction pratique, qui peut faire de chacun d'eux, soit un cultivateur éclairé, soit un manufacturier inventif, leur abandonne le soin de se frayer eux-mêmes un chemin dans le monde, s'occupe peu de leur laisser une fortune à partager entre eux, et risque sans scrupule, dans la spéculation la plus hasardeuse, tout leur patrimoine. L'enfant, de son côté, choisit de bonne heure l'état



qui lui convient, va où il veut, souvent au bout du monde, en revient quand il le peut, se marie quand il le veut et comme il lui plaît ; et, quelque chose qu'il fasse, il lui vient rarement à l'idée de prendre l'avis de ses parents. Ils n'ont rien à voir dans ses affaires, et ce n'est que juste : on ne s'affranchit d'un devoir qu'en renonçant à un droit.

Chez nous, quoique les mœurs intimes, les choses du foyer domestique se modifient de jour en jour au contact des institutions libérales, l'absolutisme des parents, surtout dans les familles riches, se ressent encore beaucoup de l'ancien régime. Nous ne prétendons pas dire que l'autorité paternelle se montre dure et inexorable ; mais elle a assurément une large part d'influence sur les actes les plus importants de la vie : le choix d'un état, et celui d'une épouse. Les meilleurs parents, par leurs instances et leurs larmes, violentent quelquefois des décisions qui devraient être libres, par cela même qu'elles sont irrévocables.

Il n'est même pas rare de voir cette influence exercée par la mère, à l'exclusion du père, et de grands garçons, très capables de penser par eux-mêmes, adopter, avec une soumission sans doute bien louable, la manière de voir plus ou moins éclairée de leurs mamans sur leur propre avenir. Il en résulte quelquefois que celui qui aurait fait avec beaucoup de peine un bon commis, devient un notaire ou un avocat, et que celui qui montre toutes les inclinations d'un mousquetaire, revêt l'habit ecclésiastique. Ce sont là de petits écarts de l'imagination maternelle qui, au demeurant, sait d'ordinaire gouverner avec assez de bon sens toute la famille, à commencer par le chef de la communauté

Pour ce qui est de madame Guérin, rien n'était plus légitime que l'influence qu'elle exerçait sur Charles. Par la supériorité de son esprit et l'énergie de son caractère, elle avait su dès le principe remplacer auprès de ses

enfants l'excellent père qu'ils avaient perdu dans leur bas âge ; elle avait conduit avec prudence et sagacité leurs petites affaires pécuniaires, et ce qui vaut encore mieux, elle avait su à la fois se faire craindre d'eux et se faire aimer. Aussi, quoique prévenu par quelques mots de la lettre de Louise, Charles n'en fut pas moins très étonné lorsque, dès le début de leur conversation, sa mère lui proposa d'abdiquer une autorité dont elle usait si sagement.

—M'émanciper, ma mère ? s'écria-t-il. Mais qu'est-ce que je ferai ? Je n'ai pas hâte de prendre la responsabilité des affaires de la famille. Il serait peut-être beaucoup plus sage de m'interdire, au moment où je deviendrai majeur, que de m'émanciper à présent... Puis se ravisant : Il y a cependant une sorte d'émancipation reconnue en loi à laquelle je ne saurais avoir aucune objection...

—Et comment appelez-vous cela, monsieur le jurisconsulte ?

—La loi dit comme cela, qu'on est émancipé en se mariant.

—Quoi, déjà ? Je ne pensais pas que cela irait si bien. J'avais oublié qu'il n'y a rien comme le cœur d'une mère pour rencontrer juste. Elle est donc bien aimable cette Clorinde qu'elle t'a ensorcelé du premier coup ? Si tu savais comme cela me fait plaisir...

Il y avait tant de bonheur exprimé par le son de la voix et le regard triomphant de madame Guérin, que Charles n'osa pas la détromper. Il se contenta pour le moment de manifester son étonnement.

—Comment, ces Wagnaër qui nous ont fait tant de mal ? Serait-il possible ?

—Écoute, mon cher, quelques mauvais projets qu'ait eus le père, je ne suis pas femme à tenir sa fille responsable. Ensuite, me crois-tu haineuse au point de refuser ton bonheur par rancune ? J'ai été bien surprise, cet hiver, lorsqu'un jour j'ai reçu la visite de mon voisin et

de sa fille. Je me suis demandé quelque temps, ce que cela voulait dire. M. Wagnaër n'était pas entré dans ma maison depuis cette fois où il avait été si bien reçu... Je ne lui connaissais aucune raison d'essayer de nouveau ce qu'il avait tenté une première fois... J'ai eu peur de quelque nouvelle intrigue de sa part. Bien vite et un peu malgré moi Clorinde et Louise sont devenues très intimes. La naïveté de ta sœur, qui me répétait fidèlement tout ce qu'on lui disait, m'a bientôt fait voir que les Wagnaër avaient quelque projet de mariage en tête. Je me suis dit : mais ce serait là après tout un bon moyen de finir toutes les difficultés ; en donnant sa fille à Charles, mon ambitieux voisin s'assurerait cette terre qu'il convoite... Au lieu de redouter sa cupidité, nous serons certains de sa protection. Il se mêlait à ce projet beaucoup de la sympathie que j'éprouvais pour Clorinde. Dans les commencements, je n'aimais pas que ta sœur la fréquentât. Elle a reçu une éducation toute différente et vu une société tout autre que celle que je voudrais pour Louise. Mais elle a un si bon cœur, elle a montré tant d'amitié à ma fille, tant d'égards et de complaisance pour moi, elle a si bien profité des conseils que je me suis permis de lui donner ; elle se sent si malheureuse de n'avoir point de mère, que je me suis habituée, depuis quelques mois seulement que je la connais, à la considérer presque comme une seconde fille, et je me suis dit qu'elle pouvait l'être un jour et te rendre heureux.

—Mais M. Wagnaër, ce vilain homme ?

—Lui aussi, mon cher, il a bien changé. Je ne ferais point serment qu'il ne se permet pas encore quelques petits prêts usuraires, qu'il ne force pas encore quelques habitants à s'endetter assez pour acquérir bientôt leurs propriétés, mais il s'est montré, me dit-on, bien moins avide depuis une couple d'années, on parle mieux de lui dans la paroisse et il a même fait quelques actions

charitables. Quoique protestant, il voit souvent notre curé, il est bon ami avec lui ; il lui a donné de l'argent pour ses pauvres, il a offert le pain bénit au nom de Clorinde et il a payé sa dîme cette année. Ça ne me surprend pas, d'une manière, car il n'a jamais beaucoup tenu à sa religion, et il n'a fait aucune objection à ce que Clorinde fût élevée dans la nôtre ; je suis surprise seulement de le voir si libéral. Le curé parle en bien de lui, et m'a dit plusieurs fois que j'avais des préjugés trop forts contre cet homme. Enfin, tu as dû voir hier qu'il est beaucoup plus aimé des habitants, puisqu'on lui a fait une si belle fête, et que tout le monde paraît content de sa promotion au grade de major....

Madame Guérin était douée ou, si l'on veut, affligée d'une de ces imaginations ardentes qui marchent vite et bien vite dans le chemin où elles entrent. Dans peu d'instants elle eût réhabilité aux yeux de son fils le nouveau major dont elle ne lui avait jamais dit de bien. Cela fait, elle se mit à dérouler l'avenir comme elle l'entendait, la pauvre femme, mais non pas absolument tel que Charles le rêvait.

Son fils une fois marié s'établissait auprès d'elle et de son beau-père ; il entreprenait de société avec celui-ci les plus beaux travaux, il créait un commerce de bois sur la *rivière aux Écrevisses*, les *billots* descendaient comme d'énormes poissons dans le courant rapide, un moulin gigantesque sciait le bois au fond de l'anse, des goélettes et des navires s'y pressaient en foule, la terre devenait le site d'un petit village, d'une petite ville, et Dieu sait quoi encore ! Les nouvelles juridictions judiciaires dont on commençait à parler déjà étaient établies, l'endroit devenait de la plus grande importance, on y installait une cour de justice, Charles cumulait le commerce et la profession et était tout naturellement le procureur de la maison dont il faisait partie ; il était de plus l'avocat

de tout le monde et faisait, somme toute, des affaires d'or. Puis on était si heureux ! Louise aimait tant Clorinde ! Clorinde aimait tant sa mère ! Et Charles donc ! Et les petits enfants !...

Une pensée triste se lisait toutefois sur la figure du jeune homme. C'était, sans le savoir, une trahison que sa mère lui proposait. Il se faisait honte à lui-même intérieurement d'avoir pu en écouter si long, sans élever énergiquement la voix pour plaider la cause de sa fiancée absente ; mais sa mère parlait avec tant de volubilité... et il lui en coûtait tant de l'arracher à ses illusions !

Il lui vint à l'esprit de faire une question, au moyen de laquelle il crut rompre le fil de la conversation, afin de la reprendre ensuite et de dire à madame Guérin moins brusquement les choses qui devaient si fortement la contrarier.

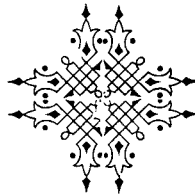
— Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi vous vouliez me faire émanciper.

— Ah ! écoute un peu : cette idée-là n'est pas non plus étrangère à ton mariage. Quand on veut faire une affaire comme il faut, on doit d'abord se mettre en position de traiter avantageusement, n'est-ce pas ? Or, pour nous autres vieilles gens, qui voyons quelquefois dans un mariage ce que, à ton âge, lorsqu'on a la tête pleine de poésie et de roman, l'on se donne bien de garde de voir, pour nous, c'est avant tout une affaire. J'ai calculé dans mon esprit toutes les chances de celle-ci. Quoique M. Wagnaër ait des intentions bien prononcées sur toi, je ne suis pas encore bien sûre de mon coup. Clorinde est bien jolie et bien riche. Cela attire les amoureux de loin, quelquefois. Pour m'assurer du père, j'ai donc imaginé de le tenter en commençant moi-même ou plutôt en te faisant entreprendre l'exploitation de nos propriétés. Pour cela, il faut bien t'émanciper, car il faudra que tu agisses toi-même. J'ai une couple de cents louis,

fruit de mes économies. Nous emprunterons, car avec cela tu n'irais pas loin. Je te mettrai en rapport avec les gens d'affaires que je connais à la ville : y aller moi-même, signer des papiers, m'inquiéter, me casser la tête, tout cela me répugne beaucoup. Tu es toujours destiné à avoir les affaires de la famille en main un jour ou un autre. Il vaut mieux à présent que plus tard. Cela te donnera de la gravité, cela t'empêchera de te laisser aller aux folies et aux extravagances de la jeunesse. Je vais donc, aussi promptement que cela te conviendra, te faire émanciper, puis je te consentirai une donation en bonne et due forme de mes deux terres ; car tu sais que ton père m'a tout laissé à moi en *propre* par son testament...

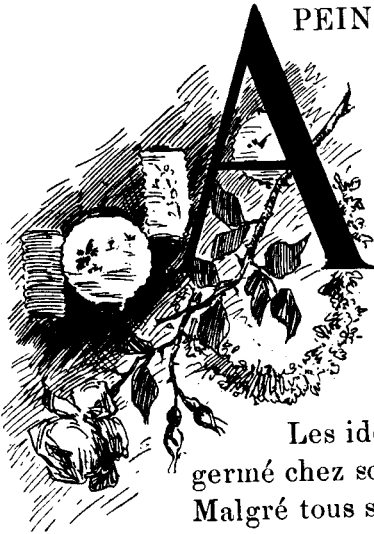
—Pierre et Louise... vous n'y pensez point !

—Sois tranquille. J'assure à Louise dans la donation une jolie rente ; et pour ce qui est de Pierre, s'il devait jamais revenir, ce qui me reste à part de mes terres serait pour lui. Je me fie aussi un peu à ta générosité. Mais je n'ai guère d'espérances pour ce pauvre enfant ; et je ne compte plus maintenant que sur toi... Voyons, tout cela te fait froncer les sourcils ; tu es mécontent peut-être de me voir tant calculer et mettre tant d'intérêt là où tu voudrais ne mettre que du sentiment. Eh bien ! voilà qui va te faire à merveille pour te délivrer de mes sermons. Vois-tu qui vient au détour de la route ? Va rejoindre ta sœur et son amie, et pour résumer tout ce que j'avais à te dire, laisse-moi ajouter deux mots : souviens-toi que tu es *l'espoir de la famille* !



## VII

## UN BAL CHEZ M. WAGNAER



PEINE deux mois s'étaient-ils écoulés depuis la conversation que nous venons de rapporter, que Charles laissait pour la troisième fois l'étude de son patron et sa petite mansarde. C'était encore vers sa paroisse natale qu'il se dirigeait. L'amour filial n'était cependant point le seul motif de cette troisième excursion.

Les idées de madame Guérin avaient germé chez son fils et fructifié à merveille. Malgré tous ses beaux projets, il n'avait pas osé livrer l'assaut que nous lui avons vu méditer avec tant de courage ; puis, petit à petit, il avait si bien parlementé avec sa conscience, qu'il avait fini par renoncer à toute explication. Il n'y avait pas loin de là à l'entière apostasie de son premier amour.

Belle, enjouée, unissant à toutes les grâces de la jeunesse toutes les séductions de la bonne compagnie, tous les riens charmants qui ne s'apprennent qu'à cette école et qui font tant d'impression sur un jeune homme, Clorinde acheva de faire oublier la jeune villageoise.

La solitude, la mélancolie, le contraste entre Marichette et tout ce qui l'entourait avaient été pour beaucoup dans cette première passion. Le réveil de la nature aux premiers jours du printemps, les mille voix harmonieuses qui s'élevaient du fleuve, des champs et des bois, les souvenirs qui s'attachaient à tant d'objets familiers à son

enfance, les promenades qu'il faisait avec Louise et Clorinde, la sympathie qui unissait les deux jeunes filles et formait autour d'elles comme une sphère d'ondulations magnétiques, tout cela amena par degrés de nouveaux sentiments que notre héros ne put s'empêcher d'avouer. La jeune fille, qui reçut cet aveu, s'en empara sans trop de façons comme d'une chose à laquelle elle s'attendait depuis longtemps et qui lui revenait de plein droit.

Mlle Wagnaër était une de ces natures ardentes qui ne font jamais trop de mystères de leurs sentiments. Autant Marichette avait montré d'hésitation, de réserve, autant Clorinde se montra heureuse et fière de l'amour qu'elle inspirait.

Après quelques semaines d'un bonheur que des souvenirs importuns ne troublèrent que rarement, Charles avait dû retourner à la ville pour exécuter les projets de sa mère. Tout se passa tel que madame Guérin l'avait prémédité. L'émancipation fut votée par une assemblée de *parents et amis* qui n'étaient ni l'un ni l'autre, l'acte fut homologué par le juge, qui signa sans lire, et M. Dumont fut nommé, pour la forme, *conseil au mineur émancipé*. Les emprunts nécessaires furent réalisés en peu de temps ; Charles signa plusieurs contrats avec des ouvriers pour la construction d'une écluse et d'un moulin à scie, il engagea un commis, espèce de *factotum* qui se mit à la tête d'une bande de bûcherons ; enfin, en très peu de temps, il donna à l'exploitation de la *rivière aux Écrevisses* toutes les apparences d'une grande et sérieuse entreprise.

Cela fit ouvrir de grands yeux à M. Wagnaër. Il ne s'était attendu à rien de semblable. Il se voyait, comme on dit, *couper l'herbe sous le pied* par un jeune homme qu'on lui avait représenté jusque-là comme incapable de mettre deux chiffres bout à bout.

M. Wagnaër en était à une époque de transition bien importante. Après avoir amassé les matériaux de sa



fortune, il en construisait l'édifice et se préparait à s'y caser avantageusement. Pour cela, il s'efforçait d'acquérir la seule chose qui lui avait manqué jusqu'alors, la considération publique ; il refaisait de son mieux sa réputation.

Avec ce léger ingrédient de plus, sa position devenait en effet très enviable. Ce n'est pas peu de chose que de primer par sa richesse sur une étendue de vingt à trente lieues et de dominer tous les gentilhommes et les bourgeois disséminés dans cet espace. Il faut qu'une flétrissure morale soit bien désespérante, pour qu'un homme très riche au milieu de fortunes généralement médiocres ne parvienne pas à la faire disparaître.

Les belles campagnes de la *Côte du Sud*, et particulièrement les environs de la résidence de M. Wagnaër, sont, tous les étés, le rendez-vous de nombreux émigrés de la meilleure société de Québec et de Montréal. Réunis aux familles les plus considérables de ces endroits, ces visiteurs citadins forment des cercles, pas aussi brillants sans doute que la brillante cohue qui s'entasse à Saratoga, à New-Brighton et aux autres *eaux* et *bathing places* de l'Amérique, mais assurément plus gais et plus agréables. Ce sont des fêtes champêtres, des *pique-niques*, des excursions en chaloupe dans les îles du fleuve, de longues cavalcades d'une paroisse à l'autre, des promenades dans les bois, tout cela avec le spectacle des plus beaux paysages du nouveau monde.

M. Wagnaër conçut le projet de rassembler chez lui à un jour donné tous ces essaims de voyageurs et toute la société de l'endroit. Il voulait poser par une fête splendide la base de son existence nouvelle, inaugurer et substituer une domination d'un autre genre au règne de terreur qu'il avait fait peser jusque-là sur ses voisins. En d'autres termes, d'usurier et de créancier impitoyable, le marchand enrichi visait à se transformer en grand seigneur magnifique et hospitalier.

Grâce à quelques amies de pensionnat et aux relations d'affaires que son père entretenait avec quelques-unes des plus riches familles anglaises de Québec, Clorinde avait fait des connaissances dans le beau monde. Elle prit le prétexte de rendre à ses amies les politesses qu'elle en avait reçues, et les invitations du bal, comme cela devait être, furent faites en son nom.

M. Charles Guérin et M. Henri Voisin furent les premiers invités parmi les jeunes gens de la ville et s'y rendirent ensemble.

Il n'est pas besoin de dire que M. Wagnaër n'épargna rien pour cette occasion. Clorinde et Louise s'étaient chargées des préparatifs. Elles avaient transformé la maison et les jardins à ne pas s'y reconnaître. Elles avaient disposé avec art dans tous les appartements des guirlandes de feuilles d'érables entremêlées de fleurs. On avait abattu plusieurs cloisons, ce qui avait fait une salle de danse très vaste, tapissée d'un bout à l'autre de branches de sapins et d'érables. Des *convolvulus*, des *clématites* et d'autres plantes grimpantes étaient artistement mêlées à la verdure : leurs fleurs blanches, rouges, bleues ou jaunes formaient tout autour une véritable charmille. De grands vases d'albâtre contenant des bougies de diverses couleurs répandaient une lumière fantastique dans les vestibules et les boudoirs ; tandis que plusieurs lustres jetaient dans la salle du bal une éblouissante clarté, d'autres vases pleins de fleurs odoriférantes mariaient leurs suaves senteurs aux exhalaisons aromatiques des sapins, et une brise légère, qui pénétrait par toutes les ouvertures de la maison, agitait doucement et lumières et parfums.

Au fond de la salle de danse, il y avait deux larges fenêtres qui donnaient sur le jardin. On n'en avait fait qu'une seule porte. Plusieurs arcs de verdure élevés très près les uns des autres formaient un chemin couvert

en feuillage de la maison au berceau. On avait relégué dans cet endroit le buffet et les rafraîchissements. Des statues de plâtre imitant le bronze, éclairaient le jardin avec des lampes qu'elles tenaient dans leurs mains ou sur leurs têtes. Des lampions de diverses couleurs avaient été disposés dans les arbres, les charmilles et les arbustes.

Mais la plus belle des décorations, c'était la nuit sereine mais noire et sans autre lumière que celle des myriades d'étoiles qui scintillaient là-haut, comme pour quelque réjouissance céleste. Une obscurité mystérieuse étendait ses voiles sur toute la campagne et au loin sur le fleuve. Il y a une sensation étrange que l'on éprouve au milieu d'une semblable fête, lorsqu'on songe à l'atmosphère de lumière et de bruit qui nous environne et va mourir par degrés si près de nous dans le silence et l'obscurité de la nature. On se croit dans un monde à part, sur une oasis de plaisirs, avec des limites et un horizon inconnus.

La société qu'avaient réunie les invitations de Clorinde formait un tout passablement hétérogène. Il y avait là : des demoiselles de la ville en grande tenue de bal, décolletées autant que la mode le permettait, ce qui veut dire beaucoup, et des jeunes personnes de la campagne avec des mouchoirs de gaze sur leurs épaules, qui les enfonçaient autant et plus que ne l'exige la pudeur la plus incivilisée ; des élégants comme Jules de Lamilletière, jeunes gens aux allures hardies et dégagées, valseurs intrépides, pleins de grâces et de fatuité, dont la toilette était calquée sur la dernière gravure de mode ; et des échappés de collège avec des habits et des tournures à moitié séculiers, au regard indécis, à la démarche timide, gauche, contrainte, malgré la meilleure volonté du monde. Il y avait des dames à grandes prétentions, à la pose hautaine et protectrice, *exclusives* au dernier degré, ne parlant qu'entre elles et rendant à peine un dédaigneux

salut à toutes les personnes qui leur étaient nouvellement présentées, et de bonnes grosses mamans déployant un sans-gêne un peu vulgaire, un caquet familial, des toilettes surannées, chargées de bijoux, de fleurs et de rubans, et remarquables surtout par des coiffures pyramidales en dehors de toutes proportions connues.

C'est le triomphe d'une châtelaine accomplie de faire oublier les éléments disparates qui se trouvent dans un salon, de mêler, de fondre ensemble les nuances diverses en donnant l'exemple par sa cordialité et son affabilité. La *dame de céans* n'avait ni l'aplomb, ni l'autorité nécessaires pour réussir à ce point.

La moitié de la société n'avait pas été présentée que déjà l'on pouvait voir la partie la plus jeune et la plus élégante se grouper autour d'elle et lui former une espèce de cour.

Au nombre des jeunes gens qui entouraient Clorinde se trouvaient deux officiers de la garnison de Québec. Ils étaient en habit bourgeois, ou, comme on dit dans le jargon anglo-français de nos salons, en *civiliens*.

Charles suivit avec une religieuse attention la conversation de ces hommes qu'il voyait partout si recherchés et si admirés. Il ne fut pas médiocrement surpris de leur entendre adresser pêle-mêle à Louise et à Clorinde une foule de questions décousues et saugrenues.

—Aimez-vous beaucoup la valse ?—Passez-vous souvent l'hiver à Londres ?—Comment trouviez-vous l'uniforme du régiment qui vient de partir ?—Aimez-vous les bains de mer ?—Marchez-vous souvent en raquettes ?—Savez-vous patiner ?

Pierre-J.-Q. Chauveau.

(A suivre)

## EVENEMENTS DU MOIS

---

**L'**ASSASSINAT de l'impératrice d'Autriche a été l'événement culminant du mois. Poignardée, à Genève, par un anarchiste italien, pendant qu'elle se rendait à pied de l'hôtel Beurivage au débarcadère du bateau à vapeur, elle est morte en quelques heures. Ce crime abominable a été commis, au moment même où l'Autriche se préparait à célébrer par des fêtes magnifiques le cinquantième anniversaire de l'avènement de l'empereur si cruellement éprouvé.

L'impératrice Elisabeth d'Autriche était fille du duc de Bavière Maximilien. Elle naquit à Munich, le 24 décembre 1837, fut mariée le 24 avril 1854 et eut trois enfants, deux filles et un fils. Depuis la triste fin de son fils l'archiduc Rodolphe, le 30 janvier 1889, elle était devenu singulièrement mélancolique, tout en restant douce et bonne ; de ce jour elle mena une vie presque errante, le plus souvent solitaire. Nous racontons ailleurs, sous le titre de *Une villégiature impériale*, l'intéressant récit d'une de ses excursions d'été. L'Impératrice Elisabeth était sœur de Mme la duchesse d'Alençon, dont on n'a pas oublié la mort également tragique et héroïque dans la catastrophe du Bazar de la Charité.

\*  
\* \* \*

L'affaire Dreyfus continue à agiter la France. Le général Zurlinden, qui avait remplacé M. Cavaignac comme ministre de la guerre, a lui-même donné sa démission. Le général Chanoine, qui l'a remplacé, restera-t-il plus longtemps ?... Cette malheureuse affaire menace d'avoir des suites très fâcheuses pour notre ancienne mère patrie.

\*  
\* \*

Québec a été le centre de l'attraction, pendant le mois de septembre. La conférence internationale chargée de régler les difficultés pendantes entre le Canada et les Etats-Unis y siège depuis le 23 août, et y attire une foule d'étrangers. Le 21 septembre on y a fait l'inauguration du monument de Champlain. A l'occasion de cette fête en l'honneur du fondateur de l'ancienne capitale du Canada, le gouvernement français a accordé la décoration de la Légion d'honneur à six de nos plus distingués compatriotes. Son Honneur le lieutenant-gouverneur, l'honorable M. Jetté, a été fait commandeur de l'ordre ; l'honorable premier ministre, M. Marchand, a été fait officier ; et M. le juge Chauveau, Mgr Laflamme, M. le juge Pagnuelo et M. le docteur Persillier-Lachapelle sont devenus chevaliers du même ordre.

Le dévoilement du monument a été fait par lord Aberdeen, qui répondit en français à l'adresse que lui avait présentée l'honorable M. Chauveau. Son Honneur le lieutenant-gouverneur Jetté, sir Wilfrid Laurier, l'honorable M. Marchand et l'honorable juge Routhier prirent tour à tour la parole ; mais le discours le plus remarquable par la forme comme par l'élévation des idées, a été prononcé par M. Kleczkowski, consul général de France.

Dans cette fête essentiellement canadienne-française il y eut cependant une lacune regrettable, c'est que notre clergé, à qui nous devons surtout la conservation de notre nationalité et de notre langue, n'était pas représenté. Les organisateurs de l'inauguration du monument de Maisonneuve, à Montréal, furent mieux inspirés.



## A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

---

**La Procédure canonique moderne dans les causes disciplinaires et criminelles,**  
par M. l'abbé G. PÉRIES, 1 vol. in-12. Prix : \$1.00, chez A. Roger et F.  
Chernoviz, 7, rue des Grands-Augustins, à Paris, et chez Cadieux et Derome,  
à Montréal.

On trouvera dans cet utile résumé toutes les notions de droit ecclésiastique qu'il fallait chercher autrefois dans des traités trop diffus et souvent mal appropriés, en raison de leur forme archaïque ou de leurs divisions peu logiques.

L'accueil si favorable fait en Europe à ce traité par les Evêques, le clergé et tous ceux qui veulent avoir des notions pratiques sur les tribunaux ecclésiastiques et le fonctionnement des officialités, est un gage du bon accueil qui lui sera fait de ce côté de l'Atlantique.

\*  
\* \*

**Drames et Mystères,** par le P. V. DELAPORTE, S. J., 1 vol. in-12, chez Desclée, de  
Brouwer et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Est-il besoin de dire le charme de ce petit volume ? Nos lecteurs en connaissent l'auteur, dont ils viennent de lire : *La Religion de la beauté*. Il contient quatre petits drames et mystères, dont le premier : *Un proverbe de France* : "Fais ce que dois", met en scène le dévouement de la France catholique pour la patrie, pendant l'année terrible. Le second, *Saint-Nicolas*, est un charmant petit mystère, en un acte, où l'on voit cet ami de l'enfance rendre la vie à trois petits enfants, assassinés par un boucher. *Louis de Gonzague* est un drame historique. Le matin du 2 novembre 1585, avant de signer l'acte de renonciation à ses droits héréditaires, Louis de Gonzague eut à subir un nouvel assaut contre sa vocation. Aussitôt après la signature de cet acte, Louis sortit, quitta ses vêtements séculiers, prit un habit religieux et rentra dans la salle où sa famille était réunie. Alors, en guise d'adieu, il adressa à cette noble assemblée quelques paroles énergiques sur le mépris du monde. Le lendemain, il partit pour Rome et le noviciat de la Compagnie de Jésus. Ce double fait, dont les détails ont été empruntés à la vie des saints, font le sujet de ce petit drame en un acte.

*Pierre Olivaint* est aussi un drame historique, en deux tableaux, qui met en scène le P. Olivaint, demeurant à son poste au collège de Vaugirard et tombant victime du devoir.

\*  
\* \*

Signalons une nouvelle édition de *Zouaviana*, par M. GUSTAVE A. DROLET. Cet intéressant recueil de souvenirs est aussi un véritable chef-d'œuvre de typographie, orné de portraits en demi-ton très bien réussis. Cette seconde

édition est augmentée de nouvelles et d'extraits des cahiers de M. René Boileau, arrière-grand-père de l'auteur et premier député du comté de Kent (Chambly) en 1792. C'est aux soins intelligents de l'hon. M. Louis-Wilfrid Sicotte, juge des "Sessions spéciales de la paix," savant vice-président de la Société numismatique et des Antiquaires de Montréal, que l'on doit la découverte et la conservation de ces "Cahiers de notes" où plusieurs familles retrouveront des faits qui les intéresseront. Ce volume est en vente chez MM. Cadieux et Derome.

\* \* \*

M. Raoul Renault met en vente une intéressante brochure sur l'insurrection de 1837. Elle est intitulée : "**1837, and my connection with it.**" Cette brochure a été écrite par Thomas Storrow Brown, qui était à la tête des patriotes en 1837. Elle renferme une foule de détails inédits sur la rébellion. On peut s'en procurer un exemplaire en adressant 25 centimes en timbres à l'éditeur, boîte de poste 142, Québec.

\* \* \*

Se rattachant aussi à l'histoire du Canada, une courte biographie du marquis de MONTCALM que M. Eugène Guérin vient de publier. Cet intéressant petit volume qui fait partie d'une série intitulée : *Les Hommes d'action*, est en vente chez Cadieux et Derome, pour la modique somme de 20 cts.

\* \* \*

**Missions catholiques et protestantes au Congo**, par C. VAN STRACLEN, publié par la Société belge de librairie, à Bruxelles. En vente chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 25 cts.

\* \* \*

**Autour de l'histoire**, scènes et récits par Mgr BAUNARD. 1 vol. in-18 jésus, prix 90 cts, chez Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

La plupart des lecteurs de la REVUE connaissent l'auteur de ce recueil, ils ont lu sa magnifique vie du *Général de Sonis*, *l'Apôtre saint Jean*, et *l'Histoire de saint Ambroise*. Le livre que nous leur annonçons aujourd'hui est d'autre sorte que ceux déjà publiés par Mgr Baunard ; mais aucun autre, croyons-nous, n'offre plus d'intérêt, d'émotion et de charme. Livre d'Histoire vivifiée, nous le présentons aux amis de la belle antiquité. Livre de Poésie documentée, nous le présentons aux écrivains, aux artistes et aux poètes. Livre de Littérature classique, nous le présentons aux humanistes et aux esprits cultivés, soit du monde, soit de nos écoles secondaires et supérieures. Livre enfin de Philosophie et de Religion, nous le dédions à tous ceux qui aiment à penser et à admirer pour mieux croire et adorer.

La *Table des matières* que nous reproduisons en indiquera les sujets.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	VI. —Le philosophe de Pompéi.
I. — Au Colisée. — Juif et Chrétien.	VII. — Une visite chez Volta.
II. — Labeur et bonheur. — Consolation.	VIII. — Joseph d'Arimatee. — Les Témoignages.
III. — Une soirée chez Auguste, ou l'Approche de Dieu.	IX. — La fin de Pilate.
IV. — L'Aréopagite : Alexandrie. — Les Thérapeutes.	X. — Romaine de Todi.
V. — Les trois pièces d'or des Mages.	XI. — Le Ruminant. — Paul et Sénèque.
	XII. — <i>Via Scelerata</i> . — Iambes.



\*  
\* \*

La librairie Victor Retaux vient de mettre en vente une nouvelle édition de **les Malfauteurs littéraires**, par le P. Etienne Cornut, S. J. Ce volume est en vente à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 90 cts. Nous ne saurions trop recommander cet excellent ouvrage appelé à rendre le service de faire connaître les journaux, revues et livres dont la lecture fait tant de mal parmi nous, après avoir contribué si puissamment au malheur de la France.

\*  
\* \*

**L'Eglise catholique à la fin du XIXe siècle.—ROME.— Le chef suprême.— L'organisation et l'administration centrale de l'Eglise.**

Ce livre merveilleusement illustré est un monument durable élevé en l'honneur des membres de la hiérarchie catholique de l'Eglise. Il fera connaître au grand public la vie du glorieux pontife Léon XIII et de ses collaborateurs immédiats, il fournira les renseignements les plus précieux et les plus intéressants sur l'organisation et le rôle de l'administration centrale de l'Eglise.

Rédigé par les écrivains les plus distingués, sous la direction d'un comité siégeant à Rome, des prélats les plus éminents, l'ouvrage a été soumis au Saint-Père, qui a daigné en approuver le plan général. Il paraîtra en 30 livraisons, du prix de 30 cts chacune, mises en vente tous les quinze jours à partir du 1<sup>er</sup> septembre. Pour le prix de \$9.00 on aura donc l'ouvrage complet, formant un volume de 720 pages environ, comprenant un portrait en couleur du Saint-Père, 60 portraits hors texte et environ 1,100 illustrations intercalées dans le texte. On peut souscrire chez MM. Cadieux et Derome, à Montréal.

\*  
\* \*

**La Vérité**, de Québec, du 20 août, défend victorieusement le clergé canadien de l'accusation d'avoir agi par intérêt et contre les intérêts des Canadiens-Français, en 1775, en travaillant à maintenir la domination de l'Angleterre au Canada, ainsi bien qu'en 1866, en favorisant la Confédération. Il est étonnant que l'on trouve encore des Canadiens-Français capables de porter la première de ces accusations, lorsque l'on sait la triste position de la nationalité française à la Louisiane. Serions-nous ce que nous sommes si nous étions entrés alors dans l'Union américaine, et combien de temps existerions-nous encore comme peuple, si ce malheur nous arrivait aujourd'hui ? Pour ce qui est de la Confédération de 1866, le clergé n'a fait qu'accepter le fait accompli.

\*  
\* \*

L'**Evénement** du 21 septembre contient un intéressant travail de M. Ernest Myrand, sur la question du tombeau de Champlain et de l'emplacement de la *chapelle Champlain* que l'on semble être enfin parvenu à localiser. N'est-il pas étonnant que l'on ait pu perdre toute trace du tombeau du fondateur de la première ville du Canada ! Il faut croire que pendant longtemps on ne comprit pas l'importance de cette fondation.

A. L.

